

SI - PALLI
A

HARLES VI TRAGEDIA



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.^a SALA

SCAFFALE 2

PLUTEO 1

N.° CATENA 45

II 2

Pr. 1. 25. I. 45

CHARLES VI,

40885

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR M. DE LA VILLE DE MIRMONT.

Représentée pour la première fois par les comédiens
Français ordinaires du Roi, le 6 Mars 1826.



A BRUXELLES,

CHEZ J.-B. DUPON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

PRÈS DU POIDS DE LA VILLE,

Et chez les principaux libraires du royaume.

1827.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

CHARLES VI , roi de France.

M. TALMA.

ISABELLE DE BAVIÈRE , reine de France.

Mme. PARADOL.

LE DAUPHIN , depuis CHARLES VII.

M. FIRMIN.

HENRI V , roi d'Angleterre.

M. VICTOR.

OLIVIER DE CLISSON.

M. LAFON.

PIERRE DE CRAON.

M. DESMOUSSEAU

UN OFFICIER DU PALAIS,

M. LAFITTE.

UN OFFICIER ANGLAIS.

M. CASANEUVE.

MEMBRES DU PARLEMENT ET
DU CONSEIL.

PEUPLE.

SOLDATS ANGLAIS.

La scène est à Paris , dans une salle de l'hôtel Saint Paul.

CHARLES VI,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, PIERRE DE CRAON, EUSTACHE DE
LAITRE, CHANCELIER; MORVILLIERS, PREMIER
PRÉSIDENT DU PARLEMENT; MARIGNI, AVOCAT GÉ-
NÉRAL; NICOLAS ROLLIN, LE DOCTEUR JEAN
LARCHER, ET AUTRES MEMBRES DU CONSEIL ET DU
PARLEMENT.

LA REINE.

Le roi s'est expliqué; vous venez de l'entendre.
Son fils à le fléchir ne saurait plus prétendre :
Faites votre devoir. Que sans délais enfin
Le Parlement s'assemble et juge le Dauphin.
Prononcez hardiment la sentence d'un traître.
Morvilliers, Marigni, Larcher, Rollin, de Laitre,
Vous tous, de la justice organes respectés,
De votre souverain servez les volontés.
D'un scrupule imprudent craignez d'être victimes...
Que dis-je? du Dauphin vous détestez les crimes.
Les plus sacrés devoirs, il les a tous trahis!
Armé contre son roi, son père, son pays,

On l'a vu, quand l'état sortait de ses ruines,
 Rallumer le flambeau des guerres intestines,
 Même au pied des autels tramer des attentats,
 Et souiller les traités par des assassinats.
 Ce prince, que partout le mépris environne,
 Perdit à Montereau ses droits à la couronne !
 Ne différez donc plus son juste châtement :
 Déliez ses vassaux de la foi du serment ;
 Que, déclaré rebelle, ennemi de l'empire ,
 Il soit exclu du trône où sa fureur aspire ,
 Degradé de son rang, dépouillé de ses droits.
 C'est Henri-Cinq qui va succéder à vos rois.
 Ce monarque, unissant, après tant de désastres,
 Le sceptre des Valois à celui des Lancastres,
 Ramènera pour vous des destins glorieux.
 Enfin il est mon gendre, il commande en ces lieux ;
 Qu'il reçoive de vous, telle est notre espérance ,
 Le titre de régent et d'héritier de France.
 En ses désirs Henri n'admet point de retards :
 Songez que ses drapeaux flottent sur vos remparts.
 Allez.

(Ils sortent tous , excepté Craon.)

SCÈNE II.

LA REINE, CRAON.

LA REINE.

Et vous, Craon, approchez.

CRAON.

Ah ! Madame !

Se peut-il ?... Pardonnez au trouble de mon ame.
 Le Dauphin...

LA REINE.

Oui , Craon , c'est trop le ménager ;
De mes affronts enfin je prétends me venger.

CRAON.

Reine , que dites-vous ? Se peut-il qu'Isabelle ,
Contre un fils...

LA REINE.

Je ne vois qu'un ingrat , qu'un rebelle.

Dès sa plus tendre enfance il fut mon ennemi ;
Et dans sa haine encor les ans l'ont affermi.
A me calomnier Tanneguy sut l'instruire.
Son cœur est tourmenté du besoin de me nuire ;
Il l'a trop bien prouvé , Craon ! Souvenez-vous
De quels honteux récits il troubla mon époux ,
Lorsqu'il osa flétrir d'un crime imaginaire
La majesté du trône et l'honneur de sa mère !
Lui seul alors , lui seul servit à m'accabler ;
Seul , aux remparts de Tours il me fit exiler !
Plus tard , dans ses fureurs quelle persévérance !
D'un reste de respect dépouillant l'apparence ,
Quand Charles-Six , en proie à de sombres accès ,
Abandonne à mes soins le bonheur des Français ,
Ce fils de mon pouvoir prétend tirer vengeance ,
Il m'ose insolemment disputer la régence ;
De sujets factieux soudoyant les secours ,
Il en veut à ma gloire , et peut-être à mes jours !...
Oui , Craon , un forfait n'a rien qui l'embarrasse ;
Il est couvert du sang d'un prince de sa race ;
Oui , le duc de Bourgogne , un héros , notre appui ,
Dans un piège odieux fut attiré par lui ;
Sous la hache , à ses pieds , le Dauphin fit abattre
Ce guerrier qu'en champ clos il n'eût osé combattre !

Ah ! de tels souvenirs ne s'effacent jamais !
 Qu'il n'attende de moi ni clémence , ni paix ;
 Non ; chassé de mon cœur , il l'est de ma famille :
 Je n'ai plus d'autre fils que l'époux de ma fille ,
 Que Henri-Cinq.

CRAON.

Madame !... ah ! ce n'est pas à moi
 De condamner l'épouse ou le fils de mon roi.
 Mais craignez les conseils que la haine vous donne.
 Il faudra bien un jour que votre cœur pardonne ;
 Charles est votre fils ; et, fût-il criminel ,
 Le courroux d'une mère est-il donc éternel !
 Cependant , par votre ordre , une indigne sentence
 Va dépouiller ce fils des droits de sa naissance !
 Vous voulez, toute entière au soin de vous venger ,
 Promettre sa couronne au front d'un étranger !...
 Ah ! vous allez combler les maux de la patrie ,
 De nos divisions ranimer la furie ,
 Vous perdre enfin vous-même en cherchant à punir ,
 Et rendre superflu vos regrets à venir.
 Reine, voyez l'état où la France est réduite.

LA REINE.

Vous êtes bien hardi de juger ma conduite !
 Près du roi ma faveur daigna vous appeler ;
 Mais pour me servir , non pour me conseiller.
 Ne l'oubliez jamais.

CRAON.

Pardonnez à mon zèle.
 Je remplis le devoir d'un serviteur fidèle.
 Eh quoi ! des magistrats , tentés par vos bienfaits ,
 Oseront au Dauphin imputer des forfaits !
 Madame, songez-y , les peuples incrédules
 Verront...

LA REINE.

Il vous sied bien d'affecter des scrupules !
 Rappelez l'attentat qui vous fut pardonné ,
 Olivier de Clisson par vous assassiné ;
 Clisson , de Du Guesclin compagnon redoutable ,
 Son digne successeur au rang de connétable ,
 Ce Clisson que Montfort pour venger ses revers
 Depuis quinze ans entiers fait languir dans les fers !
 Et c'est vous maintenant qui voulez me conduire !
 De mes devoirs c'est vous qui prétendez m'instruire !

CRAON.

Oui, je suis criminel, je ne peux l'oublier ;
 Je chercherais en vain à me justifier.
 Jeune, croyant marcher à des destins prospères ,
 Je quittai vertueux le manoir de mes pères ;
 J'arrivai dans Paris, je parus à la cour,
 Et me perdis bientôt en ce fatal séjour !
 Là je vis la vertu dédaignée, importune,
 La fourbe et les excès menant à la fortune,
 Par un avide espoir tous les cœurs excités,
 La haine et la vengeance au sein des voluptés ;
 Je vis qu'en se jouant on marquait ses victimes,
 Qu'on savait allier les plaisirs et les crimes...
 Par l'exemple entraîné, sur un simple soupçon,
 J'armai des assassins pour immoler Clisson !...
 Le ciel en le sauvant signala sa justice !
 Je pris la fuite alors, j'évitai le supplice ;
 Mais de remords bientôt mon cœur fut combattu :
 Souvent un grand forfait ramène à la vertu.
 Enfin , de mon exil terminant la souffrance ,
 Quand vous m'avez rouvert les chemins de la France ,
 Madame , je voulus d'abord , aux yeux de tous ,

Expier l'attentat dont vous m'aviez absous ;
 Je voulus satisfaire à ma noble victime.
 J'élevai sur la place où je commis le crime ,
 Au lieu où l'échafaud pour moi fut préparé ,
 De la foi des chrétiens le signe révéral ,
 Et sur ce monument , arrosé de mes larmes ,
 Moi-même j'attachai l'écusson de mes armes.
 Ah ! mon exil , mes maux , la honte où je me vois ,
 Peut-être à la pitié m'ont donné quelques droits.

LA REINE.

J'ai souffert jusqu'au bout ce récit qui m'offense !..
 A votre gré du ciel implorez la clémence ,
 Offrez-lui vos remords , si vous en éprouvez ;
 Mais n'oubliez jamais ce que vous me devez.

CRAON.

Madame, le respect et la reconnaissance
 Vous répondent assez de mon obéissance.

LA REINE.

Votre intérêt , Craon , m'en répond encore mieux.
 Vos expiations ont pu fléchir les cieux ;
 Mais de vos ennemis vous avez tout à craindre.
 Sous ma protection nul ne peut vous atteindre ;
 Sans mon appui contre eux vos efforts seraient vains ,
 Et votre destinée est toute entre mes mains.
 Voilà de votre foi le véritable gage.

CRAON.

Je n'ai pas mérité ce sévère langage.
 Vous reviendrez un jour de l'injuste soupçon...

LA REINE.

Eh bien , c'en est assez... Ecoutez-moi , Craon.

Peut-être pourrez-vous me forcer à vous croire.
 Le Dauphin a quitté les rives de la Loire,
 Et laissant ignorer quels chemins il a pris,
 Seul, il marche, dit-on, vers les murs de Paris.

CRAON.

Ciel !

LA REINE.

Par de faux avis j'ai flatté son audace.
 Il croit qu'à son aspect tout va changer de face,
 Qu'en ces lieux son retour, à mes desseins sfatal,
 De la rébellion deviendra le signal;
 A l'espoir de ma perte il s'est laissé séduire ;
 Il va dans nos remparts chercher à s'introduire ;...
 Je l'attends ; à mes fers il vient se présenter ;
 Il se livre lui-même, et j'en dois profiter.

CRAON.

Arrêter le dauphin !

LA REINE.

Ses complots le commandent.
 Mais s'il se dérobaît aux pièges qui l'attendent,
 Son adresse du moins ne saurait vous tromper ;
 A votre vigilance il ne peut échapper.

CRAON.

Quoi ! madame...

LA REINE.

Oui, Craon, c'est en vous que j'espère.
 S'il entre dans Paris, il voudra voir son père.
 Ma bonté vous rendit vos biens et votre honneur,
 Et de l'hôtel Saint-Paul vous a fait gouverneur ;
 Ces lieux vous sont soumis : veillez sur votre maître.

Et si ce fils rebelle osait ici paraître ,
Qu'il soit au même instant remis en mon pouvoir.

CRAON.

Reine...

LA REINE.

Vous m'entendez ? Faites votre devoir.
Comblé de mes faveurs , prouvez-moi votre zèle.
Près du monarque anglais un autre soin m'appelle.
Je vous laisse , Craon , surveiller ce séjour ,
Et je me rends au Louvre , où Henri tient sa cour.

SCÈNE III.

CRAON , *seul*.

Juste ciel !.. une mère !.. avec quelle assurance
Elle ose déclarer sa coupable espérance !
Elle juge , en livrant ses secrets à ma foi ,
Que mes crimes passés lui répondent de moi ;
Et , consultant son cœur , cette reine implacable
Ne croit pas aux remords dont elle est incapable !..
Et je déguise encor ! je feins de l'honorer !
J'hésite à fuir des lieux... Non , je dois demeurer ;
Non , mon ame en effet ne peut être incertaine ;
Le malheur de mon maître auprès de lui m'enchaîne.
L'infortuné ! moi seul je lui reste aujourd'hui ;
Si je l'abandonnais , qui prendrait soin de lui ?
Ah ! si du moins un jour le ciel plus favorable...

SCÈNE IV.

CRAON , UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Aux portes du palais un vieillard vénérable ,

Qui des destins du roi s'informe parmi nous ,
Sollicite l'honneur d'être admis près de vous.

CRAON.

Un vieillard? quel est-il?

L'OFFICIER.

Si j'en crois l'apparence ,
Abattu par les ans moins que par la souffrance ,
Ce Français autrefois, au milieu des hasards ,
De Guesclin , de Clisson suivit les étendards.
Ses vêtemens obscurs...

CRAON.

Qu'il vienne; il peut paraître.

SCÈNE V.

CRAON, *seul*.

Un soldat! quel contraste! ô mon malheureux maître!
Tandis qu'on voit les grands, oubliant tes bienfaits,
Insulter à tes maux, désertir ton palais,
Le peuple, sous ton règne, en proie à la misère,
Au lieu de t'accuser, te plaint et te révère,
Le citoyen obscur te conserve sa foi,
Et vient m'interroger sur le sort de son roi!
Mais voilà ce vieillard.

SCÈNE VI.

CLISSON, CRAON.

CLISSON.

Dieu! quelle solitude!

CRAON.

Venez. Pourquoi ce trouble et cette inquiétude?
Des malheureux mon cœur sait entendre la voix ;
Venez , approchez-vous.

CLISSON.

O Charles!

CRAON.

Je le vois ,

Vous avez à l'état rendu de longs services ;
Votre front est paré de nobles cicatrices...
Ociel!.. se pourrait-il?... n'est-ce point une erreur?...
Ces traits que le remords a gravés dans mon cœur...
C'est lui!.. malgré le temps et mon desordre extrême,
Je n'en saurais douter!.. oui c'est Clisson!..

CLISSON.

Lui-même.

CRAON.

Clisson! ah! son aspect réveille dans mon sein...

CLISSON.

Calmez...

CRAON.

Je suis Craon, je suis votre assassin !

CLISSON.

Je ne m'en souviens plus.

CRAON.

Vous fûtes ma victime !

CLISSON.

Je vous rencontre ici, je vous rends mon estime.

CRAON.

Seigneur !...

CLISSON.

Que faites-vous ?

CRAON.

Souffrez...

CLISSON.

Vous , à mes pieds !

Les pleurs de notre roi par vous sont essuyés,
Vous consacrez vos jours à calmer sa souffrance,
Craon , vous avez droit aux respects de la France !
Levez-vous , levez-vous , embrassez votre ami !

CRAON.

Ma honte...

CLISSON.

Assez longtemps votre cœur a gémi ,
Cher Craon.

CRAON.

Quoi ! c'est vous ! vous ! après vingt années !
Ah ! combien cet instant change mes destinées !
Le ciel de vous revoir m'accorde enfin le don ;
Je puis de votre bouche entendre mon pardon !

CLISSON.

Oublions le passé , c'est moi qui vous en prie.

CRAON.

Honneur du nom français , vengeur de la patrie ,
Quand de vous délivrer l'espoir semblait perdu ,
A nos vœux , à nos pleurs qui vous a donc rendu ?
Votre captivité , quelle main la termine ?

Montfort vous retenait au château de l'Hermine ;
Se repent-il des maux que vous avez soufferts ?

CLISSON.

Montfort n'est plus ; sa veuve a fait tomber mes fers.

CRAON.

Ah ! quel bonheur sur vous ce moment dut répandre !

CLISSON.

Oui, Craon, mes transports ne sauraient se com-
prendre !

Je quitte avec ivresse un séjour odieux !...
Mais, qui l'eût dit ? sitôt qu'il est loin de mes yeux,
J'éprouve dans mon ame une secrète peine ;
Libre de mes liens, tout m'étonne et me gêne ;
Je ne sais plus jouir du bien que je reçois,
Je me sens étranger à tout ce que je vois.
Que sais-je ? après quinze ans d'affreuse solitude,
J'avais de mon cachot contracté l'habitude ;
L'éclat du jour me cause une sorte d'effroi :
La liberté d'abord est un fardeau pour moi.
Cependant mon pays m'occupe et m'intéresse :
Pour connaître son sort, à chacun je m'adresse ;
J'écoute, j'interroge ; enfin par un soldat
J'apprends confusément les malheurs de l'état.
J'apprends que , profitant des discordes des princes,
Nos constans ennemis désolent nos provinces ;
Que , jouet de l'audace et de la trahison,
Le roi , dans les accès qui troublent sa raison,
Autorise au hasard le mal qu'on lui conseille !...
A ce récit , Craon , mon ame se réveille ;
Je me souviens des vœux , des sermens que j'ai faits,
Je sens que je suis libre , et que je suis Français !

Jepars !... non pour combattre !... hélas ! vaincu par
l'âge ,

Je n'ai plus même force ayant même courage ;
Mon bras, jadis fameux, est débile aujourd'hui,
Le glaive de Guesclin est trop pesant pour lui !
Mais mon dernier soupir appartient à mon maître :
Les soins du vieux Clisson le toucheront peut-être.
Bon Français, mais, hélas ! inutile guerrier,
A votre dévouement je viens m'associer.
Voilà le seul espoir qui près de vous m'appelle.

CRAON.

De la fidélité rare et touchant modèle,
Clisson, pour notre roi combien il sera doux
De presser dans ses bras un ami tel que vous !

CLISSON.

Mais tout ici pour moi, Craon, est un mystère.
Étranger si longtemps aux choses de la terre,
Quand je revois ces lieux, du fond de mon tombeau
Il me semble renaître en un monde nouveau.
Que s'est-il donc passé ? parlez, que dois-je croire ?

CRAON.

De ces horribles jours comment tracer l'histoire ?
Qu'ils coûtent à la France et de sang et de pleurs !
Vous avez vu jadis commencer nos malheurs ;
Vous étiez à la cour quand le roi, jeune encore,
Fut saisi tout-à-coup du mal qui le dévore ;
Lorsqu'à l'ambition immolant leur devoir,
Ses oncles et son frère, avides du pouvoir,
Et tantôt divisés, tantôt d'intelligence,
Tour-à-tour partageaient, disputaient la régence ;
Vous étiez libre encore en ce moment fatal

Où le duc de Bourgogne, audacieux vassal ,
Osa trancher les jours du frère de son maître.

CLISSON.

Eh bien ?

CRAON.

Comme régent il se fit reconnaître.
Mais bientôt , se prêtant un mutuel appui ,
Les princes indignés s'armèrent contre lui.
On vit alors la haine , un moment assoupie ,
Se réveiller au bruit de cette guerre impie ,
Et chaque citoyen , aidant à nos malheurs ,
Adopter d'un parti le signe et les couleurs.
Bourguignons, Armagnacs, semblent, dans leur furie,
N'être plus les enfans d'une même patrie ;
Ces noms , triste aliment de nos divisions ,
Sont le signal du meurtre et des proscriptions.
C'est ainsi qu'au milieu du crime et du scandale ,
Les princes ont détruit l'autorité royale :
Dévorés de la soif de régner un instant ,
Ils ont brisé le sceptre en se le disputant.

CLISSON.

Juste ciel !

CRAON.

C'était peu de la guerre intestine,
L'étranger vint encor hâter notre ruine,
Les Anglais...

CLISSON.

Les Anglais!... en entrant dans ces lieux,
Oui, j'ai vu notre honte, elle a frappé mes yeux.
Craon, c'en est donc fait, et la France est esclave !
Ici même Henri nous insulte et nous brave ;

Et sur la tour du Louvre arborant ses drapeaux,
 Il goûte dans nos murs un insolent repos!...
 O toi qui de la France avais séché les larmes ,
 O généreux Guesclin, mon noble frère d'armes !
 Que dirais-tu, voyant ces remparts envahis
 Par ceux dont ta valeur délivra ton pays?
 Hélas! en cet instant que je te porte envie !
 Tu fus encor vainqueur , ayant perdu la vie ;
 Et moi , de mon vivant mes lauriers sont flétris :
 Je respire, et l'Anglais est maître de Paris !...

CRAON.

Hélas !

CLISSON.

Mais, poursuivez.

CRAON ¹.

- * Après bien des traverses,
 * Après avoir subi des fortunes diverses,
 * Le duc vit les destins seconder ses travaux ;
 * Il sembla l'emporter enfin sur ses rivaux ,
 * Qui, lorsque le Dauphin fut sorti de l'enfance,
 * Avaient tous de ses droits embrassé la défense.
 * Mais faut-il vous apprendre, hélas ! par quels excès
 * Jean-Sans-Peur dans Paris acheta ses succès !
 * Des derniers citoyens caressant les caprices ,
 * Tolérant les forfaits , encourageant les vices,
 * Il obtint cet amour que portent les méchants
 * A celui qui s'abaisse à flatter leurs penchans.
 * Poursuivant à tout prix la faveur populaire ,

¹ Les vers précédés d'un astérique sont supprimés à la représentation.

* Il devint leur esclave en cherchant à leur plaire ;
 * Et les ayant lui-même instruits à tout oser ,
 * Il se vit hors d'état de leur rien refuser.
 * Après l'or des Français qu'ils venaient de proscrire ,
 * Ils voulurent du sang ; il fallut y souscrire !
 * Il fallut contenter un Legois , un Thibert ,
 * Sainctyon , Pavilly , Jacquerville , Lambert...
 * Bien plus !... (un pareil nom doit-il souiller ma bou-
 * Des arrêts de la loi l'exécuteur farouche , [che !
 * Capluche , digne chef de ces vils assassins ,
 * Vint lui-même au conseil annoncer leurs desseins ;
 * Il osa déclarer d'une voix insolente ,
 * Et dans la main du duc plaçant sa main sanglante ,
 * Que le peuple , sans cesse en butte aux trahisons ,
 * Voulait qu'à sa justice on livrât les prisons !...
 * Il l'obtint !... et bientôt le Châtelet , Vincennes ,
 * Servirent de théâtre à ces horribles scènes.
 * Que vous dirai-je enfin ? là furent massacrés
 * D'augustes magistrats , des prélats vénérés ;
 * Nul captif n'échappa de cet affreux carnage ;
 * Rien ne fut épargné , ni les vertus , ni l'âge.
 * Mais d'Armagnac , objet de haine et de terreur ,
 * Des meurtriers surtout exerça la fureur.
 * Ses bourreaux , l'accablant des plus lâches injures ,
 * Le firent expirer au milieu des tortures ,
 * Et son corps tout sanglant au peuple fut jeté
 * Pour amuser sa rage et sa férocité.

CLISSON.

* Dieu ! quel amas d'horreurs ! quels forfaits exé-
 * CRAON. [crables !

Tels étaient de l'état les destins déplorables ,
 Lorsque le duc enfin périt à Montereau.

CLISSON.

Ah ! dites-moi, Craon , de ce crime nouveau
 Se peut-il qu'en effet le dauphin soit coupable ?
 On prétend...

CRAON.

Lui, seigneur ! il en est incapable.
 Croyez qu'à son insu ce coup fut préparé.
 Tanneguy Duchâtel , par son zèle égaré,
 Pour servir le Dauphin qu'il honore et qu'il aime,
 A tout sacrifié jusqu'à sa vertu même,
 Et dans l'empportement de sa fidélité
 A se charger d'un crime il n'a point hésité.
 Oui, seigneur, ce forfait est l'œuvre d'un seul homme.
 Mais la reine (il faut bien enfin que je la nomme) ;
 La reine, si coupable en ses frivolités,
 Qu'on retrouve partout dans nos calamités,
 Qui de Jean de Bourgogne ardente accusatrice,
 Devint son alliée et bientôt sa complice ;
 Qui changea de parti , de vœux, d'affection,
 Suivant ses intérêts et son ambition ;
 La reine qui, vendant la France à l'Angleterre ,
 Veut ravir à son fils le sceptre héréditaire,
 Accuse le Dauphin de cet assassinat,
 D'un jugement public a provoqué l'éclat,
 Et va , par un arrêt que rien ne peut suspendre ,
 Déshériter son fils pour couronner son gendre.

CLISSON.

Quoi ! Craon !

CRAON.

Tout est prêt. Isabelle a parlé :
 Le parlement soumis s'est d'abord assemblé.

CLISSON.

Des magistrats...

CRAON.

Leur voix à la reine est vendue,
Et peut-être déjà la sentence est rendue.

CLISSON.

* Ah! que m'apprenez-vous? où suis-je donc? grand
* La loyauté, l'honneur habitaient en celieu; [Dieu!
* Que sont-ils devenus?... des Français!... une mère!...
* Mais quel est leur espoir? que prétendent-ils faire?
Ont-ils pu se flatter que jamais Charles-Six
Consentît à signer la perte de son fils?
Non, il ne voudra pas, dégradant sa couronne...

CRAON.

Songez qu'à chaque instant sa raison l'abandonne.

CLISSON.

O prince infortuné !

CRAON.

Surtout depuis cinq ans
Ses maux sont plus aigus, ses accès plus fréquens.
Le ciel a jusqu'ici prolongé sa carrière;
Mais il touche sans doute à son heure dernière!
Son corps est épuisé par tant d'affreux combats,
Et je crains chaque jour qu'expirant dans mes bras,
Victime des transports auxquels il est en proie...

CLISSON.

Venez, venez, Craon, il faut que je le voie;
Guidez mes pas, marchons, oui, c'est trop différer...

CRAON.

Seigneur, à vous revoir je dois le préparer.
La moindre émotion lui peut être funeste.

CLISSON.

Eh bien, allez, ô vous! seul ami qui lui reste.
Dites-lui que Clisson sollicite par vous
Le bonheur douloureux d'embrasser ses genoux ;
Dites, que de ses maux mon ame est accablée,
Que ma fidélité n'a pu être ébranlée ;
Et que le sort affreux qui pèse sur mon roi
Le rend plus respectable et plus sacré pour moi.

CRAON.

Ah! seigneur!

CLISSON.

Cependant je veux voir Isabelle.
Ma voix avait jadis quelque ascendant sur elle ;
Peut-être...

CRAON.

Il est trop tard; vos soins sont superflus ;
L'Angleterre triomphe, et la France n'est plus.

CLISSON.

Et la France n'est plus?... Ciel! que m'osez-vous dire?
Quelle est cette terreur que l'Anglais vous inspire?
Nous, demeurer en proie à nos fiers ennemis!...
Ah! peut-être vaincus, nous croyez-vous soumis ?
Non, cette monarchie auguste et révérée,
Et qui compte déjà dix siècles de durée,
A sa gloire à venir ne doit pas renoncer.
Quels que soient nos revers, gardez-vous de penser

Que le Dieu tout-puissant, qui punit et pardonne,
 Au joug de l'étranger jamais nous abandonne.
 Cent fois nous relevant, et réparant nos maux,
 Aux champs de la victoire il guida nos drapeaux :
 N'en doutez pas, Craon, Dieu protège la France !
 De nos destins futurs acceptez l'espérance.
 Non, nous ne perdrons pas le beau nom de Français,
 Et l'empire des lis ne périra jamais.



ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, HENRI, CRAON, SOLDATS, PEUPLE.

HENRI, *au peuple.*

Oui, votre piété pour mon cœur a des charmes ;
 Je partage, Français, vos vœux et vos alarmes :
 Oui, montrez-vous toujours fidèles, généreux ;
 Entourez de respects votre roi malheureux.
 Quand la rigueur du ciel éprouve sa constance,
 Consolez par vos soins sa pénible existence ;
 Votre amour de ses maux rend le poids plus léger :
 S'il ne peut les guérir, il peut les soulager.
 Peuple, pour ce monarque unissons nos prières ;
 Et dès demain, du deuil déployant les bannières,
 Des prêtres, des guerriers, appelant le concours,
 Allons de l'Éternel implorer les secours ;
 Allons, environnés de cette pompe austère ,

Visiter humblement l'antique monastère
 Qui, près de l'oriflamme, attributs de ses droits,
 Garde aux siècles futurs les cendres de vos rois.
 Sur les tombeaux pressés dans cette enceinte immense,
 Prions, du Dieu vivant invoquons la clémence
 Pour un roi qu'il frappa jadis dans son courroux,
 Et qui depuis trente ans n'existe plus pour vous.
 Unissez-vous à moi, Français, que tout s'apprête;
 Allez, je veux demain marcher à votre tête.

SCÈNE II.

LA REINE, HENRI, CRAON.

LA REINE.

De tels soins, en effet, sont dignes de Henri.
 Le roi, malgré ses maux, de son peuple est chéri;
 De tous les cœurs ainsi vous gagnez le suffrage.
 Mais, seigneur, poursuivons notre important ouvrage.
 Par moi votre triomphe enfin est assuré;
 Le Parlement docile à nos vœux est livré,
 Et, portant aujourd'hui la sentence d'un traître,
 Pour héritier du trône il va vous reconnaître.
 En un mot, j'ai rempli tous mes engagemens.
 Sans doute à votre tour fidèle à vos sermens....

HENRI.

Ah! comptez à jamais sur ma reconnaissance.
 Vous verrez vos honneurs croître avec ma puissance.
 Monarque des Anglais, leurs vœux et leurs besoins
 Réclameront souvent ma présence et mes soins;
 Vous seule alors, vous seule, à l'égal de moi-même,
 Exercerez ici l'autorité suprême;
 Les Français recevront vos ordres souverains,

Et votre volonté réglera leurs destins.
 Que dis-je ? Ah ! de ces lieux soyez toujours la reine !
 Oui , lorsque revenant aux rives de la Seine ,
 Dans Paris, près de vous je ferai mon séjour,
 C'est peu que vos attraits embellissent ma cour,
 Qu'à mon exemple ici mon peuple vous honore,
 Je veux qu'à mes conseils vous présidiez encore ;
 Dans mes desseins par vous je veux être éclairé,
 Et ce seront vos lois que je dispenserai.
 Du fils de votre choix vous devez tout attendre.

LA REINE.

Mon cœur, je l'avouerai, se plaît à vous entendre.
 Je rends grâce , seigneur , à de tels ressentimens ;
 Ils flattent mon orgueil , et mes ressentimens.
 Un fils... Quelle eût été, grand Dieu ! ma destinée ?
 A languir dans un cloître il m'aurait condamnée ;
 L'ingrat me réservait la honte et le mépris !...
 Mais de ses attentats il recevra le prix ;
 Peut-être dès ce jour ses trames insensées...

HENRI.

Hé ! madame , écartez de funestes pensées !
 Pourquoi , dans les ennuis consumant vos beaux jours,
 De vos félicités empoisonner le cours ?
 Songez à nos desseins , le ciel les favorise.

LA REINE.

En effet , achevons cette grande entreprise ;
 A souscrire l'arrêt Charles s'est engagé ;
 Mais peut-être déjà son cœur a-t-il changé.
 Vous le savez , en proie à sa mélancolie ,
 Les vœux qu'il a formés , d'abord il les oublie ;
 Un seul instant suffit pour fasciner ses yeux ,

Et le but qu'il cherchait lui devient odieux.
 Je vais le voir ; je sais par quels soins , quelle adresse
 Je le peux disposer à tenir sa promesse.
 Vous me seconderez lorsqu'il en sera temps.

HENRI.

Allez donc ; et moi , reine , ici je vous attends.

SCÈNE III.

HENRI, CRAON.

HENRI.

Craon , nous sommes seuls , et je puis vous entendre.
 De votre souverain que venez-vous m'apprendre ?
 A-t-on exécuté l'ordre que j'ai donné ?
 De la pompe des rois est-il environné ?
 Lui rend-on les honneurs qu'on doit au diadème ?
 Hélas ! l'infortuné ! dans son malheur extrême ,
 Combien il essuya d'indignes traitemens !
 Que de privations ont aigri ses tourmens !
 Mais , parlez sans détour , éprouve-t-il encore.
 Des maux qu'on m'ait cachés , des tourmens que
 Expliquez-vous. [j'ignore ?

CRAON.

Non , sire ; il n'a plus à souffrir
 Que les horribles maux que Dieu seul peut guérir.
 Vous avez pris pitié de son sort déplorable ;
 Il en avait besoin !

HENRI.

Je fais ce que je doi ;
 Mon cœur , mon intérêt m'en imposent la loi.
 Et , quand je n'aurais pas , comme époux de sa fille ,

Ma part dans le malheur qui poursuit sa famille,
 Quand son destin affreux n'aurait pu m'attendrir,
 Il règne, c'est assez ; je le dois secourir.
 Je dois, par mon exemple, arrêter le scandale
 Qui dégrade en ces lieux la majesté royale.
 Craon, les souverains sont comptables entre eux.
 Ainsi que nos devoirs, nos périls sont nombreux :
 Des intérêts communs en tous temps sont les nôtres ;
 Et la honte d'un roi rejaillit sur les autres.
 Qui manque à Charles-Six m'outrage sans retour ;
 Je veux l'apprendre au peuple , et surtout à la Cour :
 Craon, envers son roi sa conduite est infame.

CRAON.

Ah ! toujours le malheur eut des droits sur votre ame !
 Moi-même en mon exil j'éprouvai vos bontés.
 Pourquoi faut-il...

HENRI.

Eh bien ?

CRAON.

Ah ! sire, permettez...

Je dois à vos vertus mes respects, mon estime...
 Mais... le Dauphin... il est mon prince légitime.

HENRI.

Non ; j'ai droit à ce trône où régnaient mes aïeux.
 Sur les Plantagenets, sur mon père après eux
 Les Valois ont, sans titre, obtenu l'avantage ;
 Ils ont de Charles Quatre usurpé l'héritage :
 La mère d'Edouard, fille et sœur de vos rois,
 De la maison d'Anjou lui transmet tous les droits.
 Le ciel enfin, le ciel en ma faveur s'explique.

Ne m'importunez plus de votre loi salique;
 Cette loi, qu'on m'oppose, où la retrouvez-vous?
 Parlez, quel monument la transmet jusqu'à nous?
 Elle n'a pour garans et pour dépositaires,
 Que les traditions des erreurs populaires.

CRAON.

Qu'importent des écrits et de vains monumens !
 Elle a dans tous les cœurs de plus sûrs fondemens :
 Sa force est dans nos mœurs. Oui, vous pourrez con-
 [naître
 Que nous ne voulons pas d'un étranger pour maître.
 De vos armes enfin, quel que soit le succès,
 Pour être roi de France, il faut être Français.
 Pardonnez ce langage...

HENRI.

Il sert à vous confondre.
 Par ces subtilités m'avez-vous cru répondre ?
 Le sceptre m'appartient, je l'attends, je le veux ;
 Et puisque j'ai vaincu, mon droit n'est plus douteux.
 Les Valois ont cessé de régner sur la France.

CRAON.

Sire, vous vous flattez d'une vaine espérance.
 L'affection du peuple est le plus sûr appui :
 Le Dauphin vit encore, et les cœurs sont à lui.
 Ce prince infortuné....

HENRI.

Je le plains, je l'estime.
 De l'orgueil d'une mère alors qu'il est victime,
 Je sais rendre justice à sa jeune vertu.
 Sous le poids du malheur il n'est point abattu ;

Trahi de toutes parts, il tient tête à l'orage ;
 Et contre la fortune il lutte avec courage.
 Ah ! croyez-moi, l'honneur ne m'est point étranger.
 Et malgré les détours où j'ai dû m'engager ,
 Pensez-vous que j'estime une reine parjure ,
 Chez qui l'ambition étouffe la nature ;
 Qui livre en mon pouvoir son époux, son pays,
 Et trafique avec moi du sceptre de son fils ?
 Pensez-vous qu'aujourd'hui, dans le fond de mon ame,
 Je ne méprise pas ce parlement infame,
 Qui, par cupidité reconnaissant mes droits,
 Déserte en ma faveur le parti de ses rois ?
 Ah ! bientôt mon pouvoir s'affermira sans doute.
 Et peut-être tous ceux qui m'ont frayé la route,
 Désabusés alors, pourront s'apercevoir
 Qu'il est peu de profit à trahir son devoir ;
 Qu'un traître est dangereux dès qu'il n'est plus utile ;
 Que c'est un instrument fatigant et fragile ;
 Et que, dût-on languir au rang le plus obscur,
 Le chemin de l'honneur est encor le plus sûr.

CRAON.

Ce langage....

HENRI.

Avec vous je parle sans mystère.
 Reçu, dans votre exil, à la cour de mon père,
 Depuis long-temps, Craon, vous m'avez pu juger.
 La trahison me sert, je puis l'encourager ;
 Mais lorsque son aspect me lasse et m'importune,
 Vous, fidèle au parti que trahit la fortune,
 Contraire à mes desseins, dans vos vœux affermi,
 Vous devenez plus cher à votre ancien ami.

CRAON.

Ah ! j'étais votre ami dans les remparts de Londres !...
Excusez...

HENRI.

C'est ainsi qu'un Français doit répondre.

CRAON.

Ah ! sire !

HENRI.

Eh ! je veux bien l'avouer entre nous,
Si chacun en ces lieux eût pensé comme vous,
La France à mon pouvoir ne serait pas soumise,
Et je serais encore aux bords de la Tamise.

SCÈNE IV.

LA REINE, HENRI, CRAON.

LA REINE.

Venez, seigneur ; le roi confirme notre espoir :
Lui-même en cet instant il demande à vous voir.
De son affection vous pouvez tout attendre ;
Le Dauphin en ces lieux n'a plus rien à prétendre.
Justement irrité, Charles dans son courroux
Ne connaît d'autre fils, d'autre héritier que vous.
Venez ; dans ces pensers fortifions son ame ;
Ne perdez point de temps.

HENRI.

Eh bien, allons, madame.

LA REINE.

Entrons...

SCÈNE V.

LA REINE, HENRI, CRAON, CLISSON.

LA REINE.

Quel étranger se présente à mes yeux?

(à Craon.)

Quoi ! Vous souffrez qu'ainsi l'on pénètre en ces lieux !
Ce vieillard...

CRAON.

Pouvez-vous, reine, le méconnaître !
Vous l'honoriez jadis.

LA REINE.

Comment ? Qui peut-il être ?

CRAON.

L'ami de votre époux, un héros.

LA REINE.

Quel soupçon !

(à Clisson.)

Approchez-vous... Que vois-je ?

CLISSON.

Olivier de Clisson.

LA REINE.

Clisson !

HENRI.

Le connétable !

LA REINE.

Il se pourrait ?

CLISSON.

Oui, reine.

Hélas, pourquoi le ciel a-t-il brisé ma chaîne !
Je n'avais à gémir du moins que sur mon sort ;
Et je regrette ici les prisons de Monfort.

LA REINE.

Qui? Vous? Un tel discours...

CLISSON.

Vous devez me comprendre.
Un moment sans témoins daignerez-vous m'entendre.

LA REINE.

Clisson!...

CLISSON.

De mes travaux accordez-moi ce prix!...
Mais le roi d'Angleterre est maître dans Paris ;
Sans doute c'est à lui qu'il faut que je m'adresse?

HENRI.

La reine est en ces lieux souveraine maîtresse,
Et tout autre pouvoir fléchit devant le sien.

CLISSON.

Il y consent, madame.

LA REINE, *à part.*

O fâcheux entretien !

Je ne prévois que trop tout ce qu'il va me dire!

(*A Henri.*)

Je lui dois des égards.

HENRI.

Reine, je me retire ;

Craon va me guider auprès de votre époux.

(*A Clisson.*)

Je vois avec respect un guerrier tel que vous,
Clisson. Digne héritier du fameux connétable,
Votre bras aux Anglais fut longtemps redoutable ;
Mais à d'indignes vœux mon cœur n'est point soumis ;
J'honore la vertu dans les rangs ennemis.

SCÈNE VI.

LA REINE, CLISSON.

CLISSON.

Interdits et muets, nous nous craignons l'un l'autre,
Reine ; et mon embarras est presque égal au vôtre.
Cet entretien vous gêne, et vous devez juger
Que je tremble moi-même à vous interroger.
Trop certain de nos maux, j'hésite, je balance ;
Lorsque l'honneur m'oblige à rompre le silence,
La honte, le respect vient étouffer ma voix ;
Et je cherche à douter de tout ce que je vois.

LA REINE.

Que parlez-vous ici de trouble et de contrainte ?
Votre aspect me pourrait inspirer quelque crainte ?
A moi?... Mais je comprends où tendent ces discours,
Clisson, et je me vais expliquer sans detours.
Vous venez, je le vois, accuser ma conduite,
Condamner les traités où le sort m'a réduite,
Me reprocher mes vœux et mes ressentimens,
Et d'un peuple opprimé m'imputer les tourmens :
C'est votre but ; ainsi vous pensez me confondre.
Épargnez-vous ce soin ; un mot va vous répondre.
Pour sauver mon bonheur, mes droits, ma liberté,
Il n'était qu'une voie, et j'en ai profité.

J'ai puni les affronts d'un traître qui m'abhorre ;
Et tout ce que j'ai fait, je le ferais encore.

CLISSON.

* Ah ! madame , songez par quel affreux moyen...

LA REINE.

* Je triomphe ; mon cœur ne me reproche rien.

CLISSON.

* Quoi ! pas même les maux qu'endure la patrie ?
* L'insupportable joug dont la France est flétrie ?
* Le sceptre de nos rois aux mains d'un étranger ?
* Le Dauphin qu'on accuse et qu'on ose juger ?
* Un fils banni du trône et du cœur de son père ?
* O ciel ? vous n'avez pas de reproche à vous faire !
* Vous, madame ! une mère ? une reine !... ah ! voyez
* Quel est votre ennemi ! quels sont vos alliés !

LA REINE.

* Quel est mon allié ! c'est l'époux de ma fille ;
* Le vengeur , le soutien , l'honneur de ma famille.
* Quel est mon ennemi ? C'est un fils odieux ,
* Un lâche meurtrier , un sujet factieux ;
* C'est un fils qui , sur moi versant la calomnie ,
* Prépara mon exil et mon ignominie.
* Ah ! vous ne savez pas , Clisson , tous ses forfaits ,
* La haine qu'il me porte , et les maux qu'il m'a faits !
* Enfin il l'a voulu ; sa perte est son ouvrage :
* Je soutiens qui me sert , et combats qui m'outrage.

CLISSON.

* Eh ! quand il serait vrai que du pouvoir jaloux
* Ce prince eût en effet quelques torts envers vous ;
* Ces torts le privent-ils du rang de ses ancêtres ?

- * Est-ce à votre caprice à nous donner des maîtres ?
 - * De quel droit de l'empire osez-vous disposer ?
 - * Qui voulez-vous exclure , et qui nous imposer ?
 - * Que vous a fait le peuple , enfin , quel est son crime ?
 - * De tous vos différends doit-il être victime ?
- Vous appelez l'Anglais à lui dicter des lois ?

LA REINE.

Je me venge ; il suffit : c'est tout ce que je vois.

CLISSON.

Qu'entends-je ? quel délire aujourd'hui vous entraîne !
 Quand vous sacrifiez la France à votre haine ,
 Vous vous applaudissez de vos succès affreux !
 Autrefois vous l'aimiez ce peuple généreux ;
 Vous vouliez à jamais mériter sa tendresse !
 Rappelez vous ces jours de bonheur et d'ivresse ,
 Ces jours où notre roi , de vos charmes épris ,
 Guida sa jeune épouse aux remparts de Paris.
 Les peuples se pressaient au-devant d'Isabelle ;
 Ils la jugeaient sensible , en la voyant si belle.
 L'espérance et l'amour vous offraient à leurs yeux
 Comme un ange de paix ; comme un présent des cieux !
 Au milieu des transports, des sermens, des hommages,
 Emportant après vous leurs vœux et leurs suffrages ;
 Vous marchiez et vos pas étaient semés de fleurs ;
 Partout vous retrouviez vos chiffres, vos couleurs ;
 Partout de nouveaux jeux, et de nouveaux spectacles ;
 Les arts pour vous fêter , prodiguaient les miracles !
 Ah ! reine , en ces instans , des pleurs délicieux ,
 Des larmes de bonheur s'échappaient de vos yeux.
 Maintenant, disiez-vous , la France est ma patrie ,
 Et j'y veux mériter d'être toujours chérie !...
 Madame l'êtes-vous ?... Tous ces honneurs ont fui !

Quel accueil dans nos murs trouvez-vous aujourd'hui ?
 Chacun de vos sujets s'éloigne à votre approche ;
 Vous lisez dans leurs yeux la crainte et le reproche ;
 Votre aspect les irrite ; et , malgré vos soldats ,
 Leurs cris accusateurs accompagnent vos pas !...
 Revenez vers ce peuple à ses rois si fidèle !...
 Rendez-lui les vertus et le cœur d'Isabelle ;
 Laissez à ses douleurs fléchir votre courroux ,
 Il reprendra bientôt l'amour qu'il eut pour vous.

LA REINE.

Non , je n'attends plus rien de ce peuple frivole.
 Il change incessamment de caprice et d'idole.
 Prodigue de transports qu'il dément tour à tour ,
 Il promène au hasard son inconstant amour.
 Qu'à son gré désormais il m'approuve ou me blâme ;
 Un si faible intérêt ne peut troubler mon ame.

CLISSON.

Songez à vous du moins , voyez votre danger ;
 Vous vous perdez , madame , en croyant vous venger.
 De votre erreur Henri profite avec adresse ;
 Il plaint vos déplaisirs , vous flatte , vous caresse :
 A votre ambition , qu'il sait entretenir ,
 Il présente l'espoir d'un brillant avenir ;
 Mais lorsque vous aurez assuré sa victoire ,
 Des sermens qu'il vous fait il perdra la mémoire.
 La honte et les regrets vous attendent alors :
 Et pour fruit de vos soins , pour prix de vos efforts ,
 Vous ne recueillerez que les froideurs d'un maître ,
 Que son ingratitude , et ses mépris peut-être.

LA REINE.

Ah ! c'en est trop enfin ! votre témérité...

CLISSON.

Madame, je vous dois l'entière vérité ;
La dire est mon devoir, le vôtre est de l'entendre.

LA REINE

Finissons !... finissons.

CLISSON, *à part.*

Je m'y devais attendre !

LA REINE.

J'honore vos vertus, votre âge, vos exploits ;
Mais cessez de prétendre à m'imposer des lois.
Le vœu que vous formez m'importune et m'offense :
De m'en parler jamais je vous fais la défense.
Obéissez.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

CLISSON.

O ciel ! il n'est donc plus d'espoir !
Le Dauphin est perdu s'il tombe en son pouvoir.
Le piège est préparé !... Cette reine cruelle...

SCÈNE VIII.

CLISSON, LE DAUPHIN, CRAON.

CRAON.

Oui, venez, suivez-moi ; je tremble qu'Isabelle...
Ah ! généreux Clisson, je vous rencontre enfin.

LE DAUPHIN.

C'est Clisson que je vois ?

CRAON.

Oui, prince.

CLISSON.

Le Dauphin!

LE DAUPHIN.

Magnanime guerrier que la France révère...

CLISSON.

Prince, vous en ces lieux ! Eh ! qu'y venez-vous faire ?
Quel projet imprudent, quel espoir mensonger
A chercher votre perte a pu vous engager ?

CRAON, *au Dauphin.*

Je vous le dis encor ; c'est une perfidie.
Oui, prince, cette trame en ces lieux fut ourdie :
La reine a tout conduit ; et de lâchessujets
Ont feint de la trahir, pour servir ses projets.

LE DAUPHIN.

Q'entends-je, ô ciel !

CLISSON.

Enfin tout ici vous menace,
Prince, le parlement...

LE DAUPHIN.

Je connais son audace ;
Il ose insolemment me citer devant lui ;
Ma sentence, dit-on, se prononce aujourd'hui.

CLISSON.

Eh bien ! que vos dangers...

LE DAUPHIN.

Non, je ne saurais croire

Qu'un Larcher, qu'un Rollin, disposent de ma gloire.
 Au parti qui triomphe ils sont toujours liés ;
 Le vainqueur, quel qu'il soit, les rencontre à ses pieds.
 Non, la France par eux ne peut être trompée.
 De leur infâme arrêt j'appelle à mon épée.
 Qu'ils me jugent !

CLISSON.

Seigneur, il faut quitter ces lieux.
 Venez, ne perdons pas des instans précieux.
 Dans ce palais qui touche aux remparts de la ville,
 Craon vous trouvera quelque secret asile ;
 Et cette nuit...

LE DAUPHIN.

Non, non ; il n'est pas encor temps.
 Mon cœur est occupé de soins plus importants.

CLISSON.

Votre perte...

LE DAUPHIN.

Le ciel me doit être prospère,
 Clisson ; je viens ici pour embrasser mon père.

CLISSON.

Prince!...

CRAON.

Il vous croit rebelle à l'honneur, au devoir ;
 Il croit...

LE DAUPHIN.

C'est pour cela que je prétends le voir.
 Oui, de mes ennemis l'insidieuse adresse
 En me calomniant m'a ravi sa tendresse ;

Il accuse mon cœur, il doute de ma foi!..
 Le fardeau de sa haine est trop pesant pour moi.
 Supporter tant de maux n'est plus en ma puissance.
 Je veux le voir ; je veux prouver mon innocence.
 Qu'importent mes périls , s'il sait la vérité,
 S'il croit à mon amour , à ma fidélité?
 Ah ! faites seulement qu'à ses pieds je parvienne :
 Son âme est généreuse , elle entendra la mienne ;
 Il suffira d'un mot pour dessiller ses yeux.
 Libre alors du tourment qui m'entraîne en ces lieux,
 Je pars ; je puis du sort défier la colère ,
 Si j'emporte avec moi l'amitié de mon père.

CRAON.

Les agents d'Isabelle observent ce séjour,
 Et peut-être déjà l'on sait votre retour.
 Cher prince , à tous les yeux songez à vous soustraire,
 Je crains...

LE DAUPHIN.

C'est trop tarder ; menez-moi vers mon père.

CRAON.

Mais...

LE DAUPHIN.

Jusqu'en ce palais le ciel guida mes pas :
 Sans avoir vu le roi je n'en sortirai pas.

CLISSON.

Ah ! cédez à ses vœux : c'est le plus sûr peut-être.

CRAON.

Vous le voulez ? Eh bien , allons voir si mon maître..
 O ciel!.. quel bruit!.. on vient.. vous êtes découvert!

CLISSON.

Des soldats !

CRAON.

Nul refuge à vos pas n'est ouvert.

LE DAUPHIN.

Ils ne me saisiront qu'en m'arrachant la vie.

CLISSON.

Ah ! de vos ennemis c'est la plus chère envie.
Arrêtez.

LE DAUPHIN.

Laissez-moi.

CLISSON.

Supportez ce revers.

LE DAUPHIN.

Dieu !

CRAON.

L'avenir vous reste , on peut briser vos fers.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS , SOLDATS.

UN OFFICIER.

Soldats, obéissez aux ordres de la reine.
Qu'on le saisisse.

LE DAUPHIN.

Moi !

CRAON.

La résistance est vaine.

LE DAUPHIN.

Clisson !

CLISSON.

Il est trop vrai.

CRAON.

Prenez soin de vos jours.

LE DAUPHIN.

Qu'exigez vous ?

CRAON.

La France attend votre secours.

LE DAUPHIN.

Eh bien ! lâches sujets, qui m'osez méconnaître,
Marchons; venez livrer le fils de votre maître...
Que vois-je?... ces soldats!... oui, j'avais outragé!...
Ils ne sont pas Français, mon cœur est soulagé.

.....

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, CRAON, *gardes.*

HENRI.

Qu'entends-je ! Ce récit, Craon, est-il fidèle ?
Le Dauphin arrêté par l'ordre d'Isabelle !
Un tel emportement se peut-il concevoir ?

CRAON.

Oui, le prince est captif, et demande à vous voir.

HENRI.

Ah ! qu'il vienne ? Soldats, on le peut introduire...
Mais non ; vous-même ici vous allez le conduire,
Craon ; que de vous seul il soit accompagné :
Tout appareil honteux lui doit être épargné.

CRAON.

Ma confiance en vous n'a point été trompée.

HENRI.

Leicester, au Dauphin qu'on rende son épée.
Portez mon ordre, allez.

CRAON.

Ah ! sire...

HENRI.

Allez aussi,

Craon ; ne tardez pas, je vous attends ici.

SCÈNE II.

HENRI, *gardes.*

Arrêté dans Paris ! Ciel ! que viens-je d'apprendre ?
Que faire maintenant ? quel parti dois-je prendre ?
De tous mes ennemis c'est le plus dangereux.
Irai-je imprudemment me montrer généreux ?
Quand le sort dans mes fers a voulu le conduire,
Rendrai-je à mon rival le pouvoir de me nuire !...
Que dis-je ? le Dauphin est mon plus sûr appui :
Les princes de son sang me servent contre lui.
Je dois, me ménageant des obstacles utiles,

Entretenir ainsi les discordes civiles ,
 Fournir aux factions des alimens nouveaux ,
 Et toujours l'un à l'autre opposer mes rivaux.
 J'établis ma puissance en nourrissant leurs haines.
 Mais si le fils du roi demeurerait dans mes chaînes,
 Je verrais à l'instant tous ces princes français
 Qui , jaloux de ses droits , secondent mes projets ,
 Se rappelant alors quel sang coule en leurs veines ,
 De l'état à leur tour me disputer les rênes ,
 Et , d'un trône ébranlé redoutables vasseaux ,
 Pour marcher contre moi désertant mes drapeaux.
 Que le Dauphin soit libre ; il le faut : tout m'atteste
 Que sa captivité me deviendrait funeste.
 Oui , Français , j'ai besoin de vos divisions ;
 Mon pouvoir s'affermir au bruit des factions :
 Je ne puis triompher , ni régner que par elles.
 Oui , si vous abjuriez de coupables querelles ,
 Mes guerriers de vos bords seraient bientôt bannis :
 Vous seriez trop puissans si vous étiez unis.

SCÈNE III.

HENRI , LE DAUPHIN , CRAON , *gardes.*

CRAON , *au Dauphin.*

Prince , n'oubliez pas qu'en vous la France espère.
 Je vais guider Clisson auprès de votre père ;
 Et je reviens d'abord , heureux si je puis voir
 Que mes conseils sur vous ont eu quelque pouvoir.
 (*Il sort.*)

HENRI.

(*Aux gardes.*)

Eloignez-vous , soldats.

(*Les gardes sortent.*) (*Au Dauphin.*)

Craon a pu vous dire,
Prince, quel intérêt votre malheur m'inspire ,
Et moi-même...

LE DAUPHIN.

Laissons d'inutiles discours.
Je ne réclame ici ni pitié , ni secours :
Je sais depuis longtemps supporter l'infortune.
Mais le doute où je suis me pèse et m'importune.
Parlez donc sans détour ; que je sache à l'instant
L'arrêt qu'on me prépare , et le sort qui m'attend.

HENRI.

Prince , dans les combats, au milieu des alarmes,
Je sais tirer parti du bonheur de mes armes.
Mais je veux triompher du moins par de hauts faits ;
Je veux avoir vaincu les captifs que je fais ;
Et je serais honteux d'affermir ma couronne
En usant d'un secours que le hasard me donne.
Soyez libre.

LE DAUPHIN.

Et quel prix ?...

HENRI.

Perdez un tel soupçon.
Je n'exige de vous ni traité, ni rançon.
J'ai su quel sentiment dans ce péril vous jette :
Je respecte d'un fils la tendresse inquiète.
Voyez donc votre père ; et vous pourrez demain,
Prince, de votre camp reprendre le chemin.

LE DAUPHIN.

Non , je n'accepte pas un bienfait qui m'outrage ;

Vous n'aurez pas sur moi ce cruel avantage.
 Moi, souffrir qu'un Anglais, dans Paris consterné,
 Se puisse enorgueillir de m'avoir pardonné !
 Jamais.

HENRI.

Nous sommes seuls , je puis être sincère,
 Prince. J'honore en vous un loyal adversaire,
 Et je ne prétends pas , blessant votre fierté,
 Affliger avec vous la générosité.
 Non ; sans déguisement vous allez me connaître.
 J'admire les vertus que vous faites paraître :
 J'eusse été trop heureux , si le destin plus doux
 Eût daigné m'accorder un ami tel que vous.
 Cent fois j'ai regretté de vous voir ma victime ;
 Je gémis de combattre un rival que j'estime ;
 Mais il s'agit d'un trône ! et ce prix glorieux
 De tout autre intérêt doit détourner mes yeux.
 L'ambition nous rend ennemis l'un de l'autre ;
 Vous souhaitez ma perte , et je cherche la vôtre ;
 Et vous devez penser qu'en brisant vos liens,
 Avant vos intérêts j'ai consulté les miens.

LE DAUPHIN.

Oui, je vous reconnais ! A mes yeux tout s'explique.
 Je comprends les calculs de votre politique :
 Je vois trop le motif qui fait tomber mes fers.

HENRI.

Je vous l'ai déjà dit, c'est moi seul que je sers.
 Le sceptre de la France est un trop beau partage !
 Pour assurer mes droits à ce noble héritage,
 Qu'importe en quels appuis je me suis confié,
 Prince ? Par le succès tout est justifié.

LE DAUPHIN.

Tout est justifié ! Pourrez-vous jamais l'être ,
 Quand vous méconnaissiez le sang qui m'a fait naître ?
 Lorsque pour m'accabler , me perdre , me flétrir ,
 A de honteux détours vous osez recourir ?
 Semant autour du roi l'erreur et le mensonge :
 Abusant de l'état où le destin le plonge...

HENRI.

Qu'osez-vous supposer ? Moi , de tels attentats !
 Employer contre vous des moyens aussi bas !
 Non , prince , non , jamais vous n'avez pu le croire.
 Je sais trop quels complots ont aidé ma victoire :
 Tout en les méprisant , j'en ai dû profiter ;
 Mais ce n'est pas à moi qu'il les faut imputer.
 Je ne suis pas ici votre seul adversaire :
 Isabelle....

LE DAUPHIN.

Arrêtez ! Isabelle est ma mère.

HENRI.

C'est l'auteur de vos maux.

LE DAUPHIN.

Elle a pu les causer ;
 Mais lorsque je me tais , nul ne doit l'accuser.

HENRI.

Prince...

LE DAUPHIN.

Respectez-la du moins en ma présence.

HENRI.

Vous-même , réprimez cet orgueil qui m'offense....

Il est temps, je le vois, de rompre un entretien
 Dont chaque mot aigrit votre cœur et le mien.
 Vous pouvez librement, je vous le dis encore,
 Porter au pied du roi vos douleurs qu'il ignore;
 Demain, quand vous aurez désarmé son courroux,
 Les portes de Paris se rouvriront pour vous.

LE DAUPHIN.

Songez-y bien, seigneur, si vous brisez ma chaîne,
 Je poursuis mes projets, et je garde ma haine;
 Il faut vous préparer à de nouveaux combats.

HENRI.

Prince, soyez-en sûr, je ne vous fuirai pas.

LE DAUPHIN.

J'accepte. Les dangers pour mon cœur ont des charmes,
 Et je jure à vos yeux de ne poser les armes
 Qu'au jour où les Anglais, cédant à nos efforts,
 De la France vengée auront quitté les bords;
 Lorsqu'ils seront enfin rejetés dans leur île.

HENRI.

Ce serment à tenir ne sera pas facile,
 Prince. De vos revers sachez vous souvenir.
 Peut-être le passé répond pour l'avenir.
 De Crécy, de Poitiers, les célèbres journées
 Ont préparé jadis mes hautes destinées;
 Et les champs d'Azincourt naguères ont montré
 Que les Anglais sous moi n'ont pas dégénéré.

LE DAUPHIN.

Oui, forçant la victoire à nous être infidèle,
 En ces jours désastreux que votre orgueil rappelle,

Un courage imprudent causa notre malheur.
 Le Français ne sait pas contenir sa valeur;
 A l'appât de la gloire il se laisse surprendre;
 Il court à l'ennemi, quand il faudrait l'attendre.
 Mais souvent la fortune a de cruels retours;
 Votre frère l'apprit aux dépens de ses jours.
 Le combat de Beaugé, le trépas de Clarence,
 A tous les cœurs français ont rendu l'espérance.

HENRI.

Arrêtez !... Je pourrais, aigri par ma douleur,
 Oublier les égards que l'on doit au malheur.
 Soldats !

SCÈNE IV.

HENRI, LE DAUPHIN, CRAON, *gardes.*

HENRI, *aux gardes.*

Le prince est libre.

CRAON.

Ah ! que viens-je d'entendre !

HENRI.

Rendez-lui les respects qu'il a droit de prétendre.
 C'est à moi seul, à moi, que vous en répondrez ;
 Et, sans gêner ses pas, vous les surveillerez.

SCÈNE V.

LE DAUPHIN, CRAON.

CRAON.

Ah ! prince, il est donc vrai, le destin moins sévère
 Permet enfin...

LE DAUPHIN.

Craon , guidez-moi vers mon père.

CRAON.

Lui-même avec Clisson il s'avance en ces lieux.

LE DAUPHIN.

Je vais le voir !

CRAON.

Ayant de paraître à ses yeux,
Souffrez...

LE DAUPHIN.

Je vais le voir ! Ah ! mon ame ravie...

CRAON.

Votre abord imprévu lui peut coûter la vie.

LE DAUPHIN.

Qu'entends-je ?

CRAON.

Laissez-nous le préparer du moins...
Il entre !

LE DAUPHIN.

O ciel !

CRAON.

Sortez.

LE DAUPHIN.

J'attends tout de vos soins.

SCÈNE VI.

LE ROI, CLISSON, CRAON.

LE ROI.

Clisson, mon cher Clisson, quoi ! c'est vous que j'em-
Le ciel veut bien encor m'accorder cette grace ! [brasse
Quoi ! vous m'êtes rendu ! je vous vois en ces lieux !...
J'aurai donc un ami pour me fermer les yeux !

CLISSON.

Sire !

LE ROI.

Lorsque chacun m'outrage, me délaisse ,
Vos soins consolateurs soutiendront ma faiblesse.
J'avais besoin de vous ! Seul, j'ai longtemps gémi...
Pardonnez, cher Craon, c'est mon ancien ami ;
Sa présence...

CRAON.

O mon roi ! je ressens votre joie ;
Je jouis du bonheur que le ciel vous envoie.

CLISSON.

Tous deux à vous servir nous consacrons nos jours.

LE ROI.

Vous aussi, vous étiez sans ami, sans secours !
Dans l'horreur des cachots retenu par un traître ,
Vous m'appeliez en vain... Vous m'accusiez peut-être !

CLISSON.

Moi, sire !

LE ROI.

Hélas ! en proie au céleste courroux ,
J'étais dans mon palais plus à plaindre que vous.

CLISSON.

Ah ! croyez maintenant que les destins s'apaisent.
 Versez donc dans mon cœur les secrets qui vous pèsent.
 Vos tourmens, quels qu'ils soient, deviendront moins
 Parlez. [affreux.

LE ROI.

O mon ami , je suis bien malheureux !
 D'un profond désespoir mon ame est possédée.
 De l'horreur de mon sort vous n'avez pas d'idée !
 L'opprobre , la douleur ne peut aller plus loin.
 Mais vous-même bientôt vous en serez témoin.
 Oui, bientôt vous verrez ma honte, ma souffrance,
 Les terribles accès d'un mal sans espérance ;
 Cher Clisson , mes douleurs vous glaceront d'effroi...
 Eh bien, de tels instans sont les plus doux pour moi.
 Alors du moins , plongé dans un délire extrême,
 Je ne connais plus rien, je m'ignore moi-même ;
 Du malheur des Français je perds le sentiment...
 Mais lorsque je reviens de mon égarement,
 Lorsque de ma raison le flambeau se rallume ;
 Que je comprends l'horreur du mal qui me consume ;
 Que je vois tout un peuple à mon sort enchaîné,
 Dans un abîme affreux par mes maux entraîné...
 Ah ! Clisson, c'est alors que je suis misérable !
 Ainsi, pour m'accabler, le ciel inexorable
 Sur le bord du tombeau semble me retenir :
 Je demande la mort et ne peux l'obtenir !

CLISSON.

Calmez ce désespoir, n'irritez pas vos peines.
 Réparant ses rigueurs par des faveurs soudaines,
 Le ciel...

LE ROI.

Non , pour mon cœur il n'est plus de repos ;
Clisson , mon peuple souffre , et j'ai causé ses maux !

CLISSON.

Sire , éloignez...

LE ROI.

C'est là ce qui me désespère !
Rappelez-vous la France à la mort de mon père ;
Ses désastres vengés par de nombreux exploits,
Ses peuples respiraient sous l'égide des lois,
Respectée au-dehors, puissante, fortunée....
Et maintenant voyez quelle est sa destinée !

CLISSON.

Ces malheurs, est-ce à vous qu'il les faut reprocher ?
Jeune encore la gloire avait su vous toucher,
Vous aviez à Rosbec montré votre courage.
Vos lois de Charles-Cinq affermissaient l'ouvrage ;
Juste , humain , occupé des plus nobles projets,
Déjà vous promettiez un père à vos sujets ;
Quand tout à coup saisi d'une indigne souffrance...
Non , sire , non , Dieu seul brisa notre espérance ;
Et jamais les Français , malgré tant de revers ,
N'ont accusé leur roi des maux qu'ils ont soufferts.

LE ROI.

O mon peuple !

CRAON.

Il vous plaint, vous respecte et vous aime.

LE ROI.

Craon !...

CRAON.

N'en doutez pas ; et votre malheur même ,
 En frappant vos sujets des plus funestes coups ,
 Semble être un nouveau nœud qui les attache à vous.
 Oui, vous leur êtes cher ; oui, vous pouvez m'en croire,
 Sire , de vos vertus ils gardent la mémoire.
 Chaque jour, leur amour, leurs craintes, leurs souhaits,
 Les rassemblent en foule autour de ce palais ;
 Sans cesse de leurs vœux les temples retentissent ;
 Et , lorsqu'en votre cour des ingrats vous trahissent ,
 Eux , fidèles encore aux devoirs les plus doux ,
 Instruisent leurs enfans à prier Dieu pour vous.

LE ROI.

Arrêtez ! arrêtez !... Ces regrets... ces alarmes...
 Cher Craon ! Sur mon sort ils répandent des larmes !...
 Quoi ! malgré les malheurs sur ma tête amassés...
 Mais, non, non, que leurs vœux ne soient point exaucés !
 O mon Dieu , prends pitié de leur longue misère ;
 S'ils ont par quelque offense attiré ta colère ,
 Doivent-ils de ta grace être à jamais bannis ?
 J'ai régné quarante ans , ils sont assez punis !

CRAON.

Sans calmer leurs douleurs, vous aigrissez les vôtres.
 Ces cruels souvenirs...

LE ROI.

Eh ! puis-je en avoir d'autres,
 Quand mon peuple est privé du secours de son roi ?
 Quand tous ceux de mon sang sont armés contre moi !
 Que dis-je ? De l'état se disputant les rênes ,
 Ils ont osé , Clisson , insulter à mes peines ,
 Se dire mes vengeurs en suivant leurs projets ,

Et répandre en mon nom le sang de mes sujets !
 Et moi, tandis qu'aux yeux d'un peuple trop facile
 Je servais de prétexte à la guerre civile ,
 Souvent, hélas, mes maux n'avaient pas de témoin !
 Souvent j'étais en proie aux horreurs du besoin !

CLISSON.

Grand Dieu !

CRAON.

Modérez-vous, sire ; daignez m'entendre.

LE ROI.

Des parens!... des vaisseaux!... Je m'y pouvais attendre...
 Mais mon fils ! lui !

CLISSON, à Craon.

Craon !

LE ROI.

Lui, que j'ai tant chéri !

CRAON, à Clisson.

Il est en liberté par l'ordre de Henri.

LE ROI.

Ah ! son ingratitude et m'indigne et m'accable !

CLISSON.

Sire, êtes-vous bien sûr que Charles soit coupable ?
 Souvent la calomnie a flétri la vertu.
 Et si c'était pour vous qu'il avait combattu ?

LE ROI.

Il veut régner, Clisson !

CLISSON.

S'il avait pris les armes
Pour défendre vos droits, pour essuyer vos larmes?
S'il était digne encor de l'amour paternel?

LE ROI.

Il m'a trahi!

CLISSON.

Non, sire, il n'est point criminel.

LE ROI.

Clisson!

CLISSON.

Indignement votre ame fut trompée;
Je le jure par vous, sire, et sur mon épée,
Ce glaive que Guesclin portait dans les combats.

LE ROI.

Que dites-vous?... Mais non; ses lâches attentats,
Sa haine pour son père...

CLISSON.

Ah! croyez qu'il vous aime!

LE ROI.

Il se pourrait! Comment? Qui vous l'a dit?

CLISSON.

Lui-même.

LE ROI.

Qui? le Dauphin!

CLISSON.

Oui, sire; et je répons de lui.

LE ROI.

Vous l'avez vu, Clisson? Quand? Parlez.

CLISSON.

Aujourd'hui.

LE ROI

Ciel!

CLISSON.

Sachez tout, enfin. Guidé par sa tendresse,
Bravant pour vous revoir les pièges qu'on lui dresse,
Jusques en ce palais il a porté ses pas.

LE ROI.

Mon fils?... il est ici!... Ne me trompez-vous pas?

CRAON.

Sire, près de ces lieux il attend, il espère...

LE ROI.

Allez,... qu'il vienne!...

CRAON.

Prince!...

SCÈNE VII.

LE ROI, LE DAUPHIN, CLISSON, CRAON.

LE DAUPHIN.

O mon père ! mon père !

LE ROI.

Charles!... Charles, c'est toi !

LE DAUPHIN.

Je tombe à vos genoux !

LE ROI.

Dans mes bras ! dans mes bras !

LE DAUPHIN.

Je suis donc près de vous !

Quel moment !

LE ROI.

Ah ! pardonne une erreur que j'abhorre.
Quoi ! tu n'es pas coupable , et tu m'aimes encore !

LE DAUPHIN.

Mon père !

LE ROI.

C'en est trop !... et mes sens affaiblis...

(*On s'empresse autour de lui.*)

Laissez... je suis heureux... j'ai retrouvé mon fils !...

LE DAUPHIN.

Nos ennemis communs m'ont rendu leur victime ,
Sire ; mais j'eus toujours des droits à votre estime.
Des plus lâches forfaits quand on m'ose accuser...

LE ROI.

Ta présence a suffi pour me désabuser.

LE DAUPHIN.

Non , le courroux d'un père est trop facile à vaincre :
C'est peu de vous toucher, je prétends vous convaincre.
Connaissez mes projets, mes vœux et mon espoir.
Replacer en vos mains le souverain pouvoir,
Déjouer des partis l'attente criminelle,
Vous affranchir surtout d'une indigne tutèle,
Ranger à leur devoir d'ambitieux vassaux,

Aux remparts de Paris relever vos drapeaux ,
 De vos états enfin prévenir le partage ,
 Et, du Roi mon aïeul recouvrant l'héritage ,
 Du joug de l'étranger délivrer vos sujets ,
 Voilà, sire , voilà le but de mes projets :
 Voilà de quel espoir s'est flatté mon courage.
 Et cependant c'est moi qu'à vos yeux on outrage !
 Vous ravir la couronne est mon secret dessein ?
 Je suis un fils rebelle ? un infâme assassin ?...
 Sire, Jean de Bourgogne immola votre frère ;
 Moi-même à ses complots j'eus peine à me soustraire :
 Pour le bien de l'état j'avais tout oublié ;
 J'allais à Montereau chercher un allié.
 Mais à ma confiance opposant son audace ,
 Devant moi , sans respect, il s'emporte, il menace !
 J'interronis ce vassal qui parle en souverain...
 Le Duc sur son épée ose porter la main !..
 J'allais au même instant punir son insolence ;
 Tannegui-Duchâtel entre nous deux s'élance ,
 Il le frappe , et sans vie il le jette à mes pieds.
 Mes jours furent proscrits, mes vœux calomniés ,
 Enfin ma perte alors semblait être assurée.
 Mais pour les cœurs français l'infortune est sacrée ,
 A des calculs honteux ils ne sont point soumis :
 L'excès de mes malheurs m'a donné des amis.
 Vos plus nobles guerriers, Rieux, Dunois, Tonnerre,
 La Hire, Barbasan, La Trémouille, Sancerre,
 Sont venus, de ma cause appuyant l'équité ,
 Associer leur gloire à mon adversité.
 Mais votre haine encor poursuivait ma misère !
 J'ai dû tout hasarder pour détromper mon père.
 Je vous ai vu !... pour moi vos bras se sont ouverts !..
 Je ne me souviens plus des maux que j'ai soufferts.

LE ROI.

Ainsi depuis trois ans voilà ta destinée !
 Tu traînais loin de moi ta vie infortunée :
 Et je t'ai méconnu ! j'ai causé tes malheurs !
 Pardonne-moi, mon fils... tu vois couler mes pleurs...
 Hélas ! ne me sois pas un juge trop sévère ;
 Pardonne, prends pitié de ton malheureux père.

CLISSON.

Eh bien ! puisque vos yeux sont dessillés enfin,
 Puisque sur votre cœur vous pressez le Dauphin,
 Sire, souffrirez-vous qu'une horrible sentence
 De ce prince aujourd'hui flétrisse l'innocence,
 Qu'on l'ose dégrader de son rang, de ses droits,
 Et bannir à jamais du trône de nos rois ?

LE ROI.

Clisson ! quoi ! le bannir ?...

CLISSON.

Oui, sire, tout l'annonce.

LE ROI.

Que dites-vous ?

CLISSON.

L'arrêt aujourd'hui se prononce.

LE ROI.

Juger mon fils ! Pourquoi ? Qui l'oserait ?

CLISSON.

Hélas !

Vous l'avez ordonné.

LE ROI.

Je ne m'en souviens pas.

CLISSON.

Quoi ! sire...

LE ROI.

Je le sens, mes esprits s'embarrassent ;
 Déjà mes souvenirs se confondent, s'effacent...
 Oui, ma faible raison... mon fils que je revoi...
 Craon, la main de Dieu s'appesantit sur moi ;
 Rentrons.

LE DAUPHIN.

Ah ! je vous suis !

LE ROI.

Demeure.

CRAON.

Il vous l'ordonne.

LE ROI.

Charles, ne me suis pas ; ma raison m'abandonne :
 Laisse-moi.

LE DAUPHIN.

Non, mes soins...

LE ROI.

Laisse-moi, je le veux ;

Hâte-toi de me fuir.

LE DAUPHIN.

Ah ! cédez à mes vœux.

LE ROI.

Je dois te dérober ma honte et ma misère,
 Et t'épargner l'horreur de rougir de ton père.
 Venez, venez, Craon. (*il sort.*)

LE DAUPHIN.

O mon père ! ô mon roi !

CLISSON.

Craon veille sur lui ; cher prince, suivez-moi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DAUPHIN, CLISSON, CRAON.

CLISSON.

PRINCE, de ce projet laissez-nous la conduite.
De votre père ainsi nous assurons la fuite.
Partez aujourd'hui même.

LE DAUPHIN.

Eh quoi, mon cher Clisson...

CLISSON.

Ici, votre présence éveille le soupçon :
Et comme on sait trop bien que vos vœux sont les nôtres,
On observe nos pas en surveillant les vôtres.
Rien ne vous retient plus en ce triste séjour ;
Sortez donc de Paris avant la fin du jour.
Nous agirons alors.

LE DAUPHIN.

Je dois partir sans doute ;
Mais vos dangers.. mon père.. ah ! combien je redoute...

CRAON.

Prince, rassurez-vous, dissipez votre effroi.
Vous savez nos projets pour délivrer le roi,
Vous les approuvez tous : et déjà l'on ordonne...

LE DAUPHIN.

Eh bien, dignes amis, à vous je m'abandonne.
 Oui, pour sauver mon père, unissez vos efforts.
 Tous deux vous avez vu sa joie et ses transports,
 A l'instant où son cœur brisé par la souffrance,
 De ce prochain départ a saisi l'espérance.

CRAON..

Comme vous il aspire à cet heureux moment.
 Toutefois au milieu de son contentement,
 Une terreur soudaine a paru le surprendre ;
 Il veut voir, m'a-t-il dit, Isabelle et son gendre ;
 Il vous nomme, il se trouble, et semble méditer
 Quelque dessein...

CLISSON.

Ici c'est trop nous arrêter :
 Un plus long entretien serait suspect peut-être.
 Allez, Craon, allez retrouver notre maître.
 Vous, prince, il faut encor que je fixe avec vous
 L'instant... J'entends du bruit... on vient ; séparons-
 [nous.

SCÈNE II.

HENRI , LA REINE.

LA REINE.

Non, je ne puis cacher mon trouble et ma surprise,
 Seigneur. Quand jusque là le ciel vous favorise,
 Lorsque votre ennemi tombe en votre pouvoir,
 Repoussant un bienfait que vous n'osiez prévoir,
 Vous protégez l'ingrat dont je fus opprimée !
 Vous voulez, m'a-t-on dit, le rendre à son armée !

HENRI.

J'ai donné ma parole. Oui, reine ; je l'ai dû.
Le prince est libre

LA REINE.

O ciel ! ai-je bien entendu ?
Vous triomphez !... c'est vous qui réparez sa chute !
Vous lui rendez l'espoir du bien qu'il vous dispute !
Ah ! songez...

HENRI.

Oui, je sais que sa captivité
Assurait mon repos et mon autorité ;
Quand je vais sur mon front placer le diadème,
Délivrer le Dauphin c'est me trahir moi-même :
J'expose , je le sais, mes plus chers intérêts ;
Mais, dût ce prince un jour m'apporter des regrets,
Dût-il de ma puissance ébranler l'édifice,
A votre gloire , à vous , je dois ce sacrifice.

LA REINE.

A moi ? Vous l'épargnez, et croyez me servir ?

HENRI.

Oui, reine. Du pouvoir qu'il voulait vous ravir,
Notre accord désormais vous donne l'assurance ;
C'est vous qui plus que moi régnerez sur la France.
Mais puis-je consentir, pour aider mes projets,
A détourner de vous le cœur de vos sujets ?
Songez-y ; du Dauphin si l'audace est punie,
S'il reste dans mes fers, bientôt la calomnie
Va, sur vous en tous lieux répandant son poison,
Vous imputer d'un fils les maux et la prison.
Vainement contre moi parlera l'apparence :

On sait pour vos désirs quelle est ma déférence ;
 On dira qu'exerçant un empire absolu ,
 Vous saviez le Dauphin si vous l'eussiez voulu ;
 Que vous m'aviez contraint à cette violence.
 Je veux de ces discours prévenir l'insolence.
 Que le prince s'éloigne , et le peuple enchanté
 Publiera qu'à vous seule il doit sa liberté.

LA REINE.

Enfin, vous le voulez ? Il faut que je me rende. [de.
 Vous connaîtrez combien votre imprudence est gran-
 Vous hasardez, seigneur, tout le fruit de mes soins :
 Il a vu mon époux, et l'a vu sans témoins !
 Et peut-être déjà sa criminelle adresse
 A d'un père abusé, réveillé la tendresse.

HENRI.

Hé ! quelle crainte encor peut-il donc vous donner,
 Reine ? le parlement vient de le condamner ;
 C'en est fait, et la France à nos lois est soumise.
 La sentence à l'instant va vous être remise.

LA REINE.

Mais le roi maintenant voudra-t-il la signer ?
 Il a revu son fils !

HENRI.

Ce fils va s'éloigner.
 Vos soins affectueux, vos tendresses habiles ,
 Sauront fixer du roi les volontés mobiles.
 Son malheur, son amour vous répondent de lui ;
 Il signera demain, s'il refuse aujourd'hui.
 Enfin j'ai tout prévu ; calmez ce trouble extrême.

LA REINE.

Eh bien, que mon époux... mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

LE ROI, LA REINE, HENRI, CRAON.

LE ROI.

Ah!..je vous cherchais, reine...et vous, seigneur, aussi.

HENRI.

Parlez; qu'ordonnez-vous, sire?

LE ROI.

Je veux ici

Exposer à vos yeux mon ame toute nue.

Le parlement, dit-on...

LA REINE.

Vous m'avez prévenue.

Moi-même, en cet instant, j'allais vous annoncer

Qu'un traître à tout espoir doit enfin renoncer :

Ses crimes ont reçu leur trop juste salaire.

Votre parlement, sire, instruit à vous complaire,

Immolant ses désirs au public intérêt,

D'une voix unanime a prononcé l'arrêt.

L'auteur des noirs chagrins dont votre ame est flétrie

N'a plus ici de rang, de droits, ni de patrie ;

De la France à jamais on vient de l'exiler.

LE ROI.

Mon fils?..ah! c'est de lui que je veux vous parler! [ble.

On nous trompait tous deux, reine, il n'est point coupable.

LA REINE.

Ciel !

LE ROI.

Et par un arrêt inique, abominable,

Je laisserais encore outrager sa vertu ?
 Et cet acte honteux de mon seing revêtu...
 Non, tant que ma raison soutiendra ma constance,
 Je ne signerai pas cette horrible sentence.
 Moi ! condamner mon fils ! moi le déshériter !

LA REINE, *à Henri.*

Qu'avais-je dit, seigneur ?

HENRI, *à la reine.*

Craignez de l'irriter.

LA REINE.

Ainsi donc jusqu'au bout le Dauphin vous offense,
 Et sur votre faiblesse appuyant sa défense,
 Par quelques feints respects habile à vous tromper,
 Il détourne le coup tout prêt à le frapper.

LE ROI.

Non, ce n'est pas mon fils qui me trompe, madame.
 Ce n'est pas lui ! J'ai lu jusqu'au fond de son ame.
 C'est ici qu'on m'outrage ; ici la trahison
 Profite des douleurs qui troublent ma raison.
 Vous ignoriez sans doute une trame si noire ?

LA REINE.

Sire...

LE ROI.

Vous l'ignoriez... J'ai besoin de le croire.

LA REINE.

Seigneur, vous êtes père ; on ferait, je le sens,
 Pour vous désabuser des efforts impuissans.
 Mais du Dauphin trop tard la fierté s'humilie.
 Songez, sire, songez au traité qui vous lie.

Lancastre , de ma fille en devenant l'époux ,
 Au trône des Valois dut monter après vous ;
 La paix fut à ce prix : et de Henri vous-même
 Vous avez reconnu les droits au diadème.

HENRI.

Madame...

LE ROI.

Juste ciel ! qu'osez-vous rappeler ?
 Oui , j'ai trahi ce fils qui me vient consoler !
 Oui , cet acte odieux , on me l'a fait souscrire !
 Mais quand ? par quels moyens ? en proie à mon délire ,
 Lorsqu'il fallut signer on conduisit ma main !
 On me dicta mon nom que je cherchais en vain !
 Et je serais lié par ce vil stratagème ?...
 Ah ! d'un pareil traité vous rougissez vous-même ,
 Prince ; vous savez trop que , surpris à ma foi ,
 Il ne peut engager ni mes peuples , ni moi ;
 Vous savez qu'il ne fut jamais en ma puissance
 De ravir à mon fils les droits de sa naissance.
 Laissons donc ce traité sans force et sans pouvoir ,
 Et venons au motif qui m'engage à vous voir.

HENRI.

A vos moindres désirs je suis prêt à me rendre ,
 Sire ; de mon respect vous devez tout attendre.
 Parlez.

LE ROI.

Des magistrats à l'intérêt livrés ,
 En jugeant le Dauphin se sont deshonorés.
 En cette extrémité c'est vous seul que j'implore :
 Je fus déjà trahi , je le serais encore.
 Sans doute l'on attend le retour de mes maux

Pour attacher mon nom à des forfaits nouveaux ;
Et, dans l'horrible état où le destin me livre,
Puis-je répondre, hélas ! du moment qui va suivre ?
Empêchez que , signant un arrêt criminel,
Je jette sur mon règne un opprobre éternel ;
Des mépris que je crains préservez ma mémoire :
Songez que m'avilir c'est souiller votre gloire.

HENRI.

Sire, vos intérêts sont devenus les miens ;
Et je sais quels devoirs m'imposent nos liens.
Je les remplirai tous , comptez sur ma promesse.

LE ROI.

Ah ! si vous me trompiez ! Ce langage vous blesse.
Mais , hélas , vous voyez si mon sort est affreux !
Et l'on est défiant quand on est malheureux.

HENRI.

Croyez.

LE ROI.

Mais non ; j'abjure une crainte frivole.
Un roi ne peut vouloir manquer à sa parole :
Je compte sur la vôtre.

HENRI, *à part.*

Il se livre à ma foi !

O ciel !

LA REINE.

Qu'ai-je entendu , sire ? Et c'est près de moi
Qu'à d'injustes soupçons abandonnant votre ame...

LE ROI.

Ah ! si je vous suis cher , prouvez-le-moi , madame.

Du Dauphin et de vous les funestes débats
 Ont troublé trop longtemps ma cour et mes états.
 A ma prière enfin que le passé s'oublie;
 Qu'au pied des saints autels je vous réconcilie!
 Oui, vos cœurs par mes soins vont être réunis;
 J'obtiendrai ce bonheur. Qu'on appelle mon fils.

(*Craon sort.*)

LA REINE.

Que faites vous ? ô ciel !

LE ROI.

Serez-vous inflexible ?

LA REINE.

Le voir ! lui pardonner ! non , il m'est impossible.
 Mon exil, tous mes maux , lui seul en fut l'auteur !
 Et j'ouvrirais mes bras à mon persécuteur ?..
 Ah ! sire, je ne puis en souffrir la pensée.
 Qu'il évite l'aspect d'une mère offensée,
 Qu'il s'éloigne !. Il me hait ; c'est nous servir tous deux.

LE ROI.

Non , je réponds de lui , reine , exaucez mes vœux.

HENRI, *à la reine.*

Contraignez-vous du moins, et ménagez un père.

SCÈNE IV

LE ROI, LA REINE, LE DAUPHIN, HENRI,
 CLISSON, CRAON.

LE DAUPHIN.

Ah ! madame , est-il vrai ? d'un regard moins sévère..

LA REINE.

Perfide , oses-tu bien paraître devant moi ?
 Que veux-tu ? Qu'ai-je encor de commun avec toi ?
 Viens-tu me préparer quelque nouvelle injure ?

LE ROI.

Madame , par pitié !

HENRI.

Reine , je vous conjure...

LE DAUPHIN.

Non , ne me comptez plus parmi vos ennemis :
 Soyez encor ma mère , et je suis votre fils !

LA REINE.

Mon fils?... Tes trahisons et ta lâche imposture.
 Ont brisé tous les nœuds formés par la nature.
 Toi seul , cruel , toi seul empoisonnas mes jours.
 Rappelle-toi ma honte et les remparts de Tours!...
 Cet exil , ces affronts , ingrat , sont ton ouvrage ,
 Et pour moi sa présence est un dernier outrage !

LE DAUPHIN.

O ciel !

LE ROI.

Madame!...

LA REINE.

Eh quoi ! Vous pouvez approuver
 Que jusqu'en votre cour il vienne me braver ?

LE ROI.

Madame!...

LA REINE.

C'en est trop ; abrégez mon supplice :
Entre nous deux enfin que votre cœur choisisse.

LE ROI.

Où suis-je ?

LA REINE.

Son aspect importune mes yeux ;
S'il ne sort à l'instant j'abandonne ces lieux.

LE ROI

Partez donc !.. fuyez tous !.. Quel démon vous amène ?
N'entendrai-je jamais que les cris de la haine ?
Pourquoi me fatiguer de vos divisions ?
Êtes-vous Armagnacs ? Êtes-vous Bourguignons ?
Que voulez-vous ? De qui voulez-vous les têtes ?
Venez-vous m'entraîner à vos horribles fêtes ?
Les victimes déjà , les supplices sont prêts...
Les voilà !.. Desessarts , Montagu , Desmarets...
Je ne signerai pas... Non , votre attente est vaine...
Du sang ? toujours du sang !.. Allez trouver la reine !

LE DAUPHIN.

Ah ! mon père ! Craon , n'est-il aucun secours ?..
Ses maux...

CRAON.

Rien ne saurait en arrêter le cours :
Nos soins pour le calmer l'irriteraient encore.

HENRI.

Quel horrible destin !

LE DAUPHIN.

O mon Dieu, je t'implore !

CLISSON.

Malheureux roi !

LE ROI.

Comment ? Que dites-vous du roi ?

CLISSON.

Sire!...

LE ROI.

Vous vous trompez.. Non, non, ce n'est pas moi.

LE DAUPHIN.

Reconnaissez un fils ! Sa douleur, ses alarmes...

LE ROI.

Un fils?.. Oui.. mes enfans... ils répandaient des
 Je m'ensouviens. Ils sont mon unique trésor : [larmes ;]
 Je ne suis plus roi... non... mais je suis père encor !
 Chers enfans!.. Quels lambeaux !... ils vous couvrent
 [à peine].

Quoi ! la misère ainsi près de moi vous ramène?...
 J'éprouve un sort pareil... Ne suivez point mes pas...
 Que voulez-vous ? du pain ? du pain !.. Je n'en ai pas !.

HENRI.

Ah ! madame !

LA REINE.

Seigneur, vous voyez son délire :
 Il ne connaît plus rien.

LE DAUPHIN.

Quels souvenirs !

LA REINE,

Ah ! sire,

Vous êtes parmi nous , entendez nos accens ;
Qu'ils dissipent enfin le trouble de vos sens !

LE ROI.

O vous , mon seul appui , ma compagne assidue ,
Valentine , ma sœur , vous m'êtes donc rendue?...
Sachez tout. D'esclavage enfin je vais sortir.
Avec moi , cette nuit , soyez prête à partir.

LA REINE.

Comment ? Que dites-vous ?

LE DAUPHIN.

Clisson !...

LE ROI.

On nous écoute !

Ces soldats... A la Reine ils sont vendus sans doute.

CLISSON.

Il se perd !

LA REINE.

Achevez.

LE ROI.

Ne me trahissez pas.

Dans le camp de mon fils je vais porter mes pas.

LA REINE.

Qu'ai-je entendu ? grand Dieu !

LE ROI.

C'est la voix d'Isabelle!..

Sauvez-moi, mes amis... Oui, la voilà... c'est elle!
 Sans doute elle me cherche... un horrible traité...
 Elle ne m'a pas vu, sortons de ce côté;
 Sortons.

LE DAUPHIN.

Mon père!

CRAON.

Eh bien! venez, sire.

LE ROI.

Silence!

(Il sort avec Craon.)

LA REINE.

Le sommeil va bientôt terminer sa souffrance.
 Je vous quitte, seigneur, je dois suivre ses pas.
(Elle sort.)

HENRI, *en sortant.*

Quel spectacle!

LE DAUPHIN.

O mon Dieu! ne l'abandonnez pas.



.....

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DAUPHIN, CRAON.

LE DAUPHIN.

C'EST vous, Craon ! Eh bien , que faut-il que j'espère ?
Le ciel a-t-il pitié de mon malheureux père ?
Cet horrible délire... Ah ! vous voyez mes pleurs ;
Répondez.

CRAON.

Le sommeil a calmé ses douleurs.

LE DAUPHIN.

Est-il vrai ! sa souffrance est enfin apaisée.

CRAON.

Par ce dernier accès sa force est épuisée.
Ne vous rassurez point en ce calme trompeur ;
Silencieux , frappé d'une morne stupeur ,
Étonné de nos soins qu'il craint et qu'il refuse ,
Il n'a plus du passé qu'une image confuse.

LE DAUPHIN.

O ciel !

CRAON.

De son état vous voyez le danger ,
Cher prince , à son départ il ne faut plus songer.
Je soupçonne d'ailleurs que de cette entreprise...

LE DAUPHIN.

Ah ! ne me cachez rien, parlez avec franchise,
Craon, vous semble-t-il aussi près du tombeau ?
Ne peut-on de ses jours ranimer le flambeau ?

CRAON.

Toute espérance encor, seigneur, n'est pas éteinte.
Si du mal qui l'assiège une soudaine atteinte.
Ne vient pas rallumer ses funestes transports,
Et consumer son être en de nouveaux efforts ;
Le repos, dont enfin sa souffrance est suivie,
Peut réparer en lui les sources de la vie.

LE DAUPHIN.

Cher ami !

CRAON.

Cependant craignez de vous flatter,
Et songez aux périls qu'il nous faut redouter.

LE DAUPHIN.

Non, le plus doux espoir...

CRAON.

C'est le roi qui s'avance ;
La reine l'accompagne, évitez sa présence.

LE DAUPHIN.

Ah ! Craon !...

CRAON.

Vous servir est ma première loi.
Allez, éloignez-vous, et comptez sur ma foi.

SCÈNE II.

LE ROI, LA REINE, CRAON.

LA REINE.

Oui , sire , contre vous il a tiré le glaive ,
Il séduit vos sujets, les arme, les soulève.

LE ROI.

Quoi ! mon fils ! à ce point il serait criminel ?

LA REINE.

Vous aviez ordonné qu'un arrêt solennel
Fît justice d'un traître, et justice éclatante ;
Eh bien, le parlement a rempli votre attente.

LE ROI.

Ils l'ont jugé ?

LA REINE.

Vos vœux sont satisfaits enfin ;
(à Craon.)

L'arrêt... Sortez.

CRAON, *en sortant*.

Courons avertir le Dauphin.

LE ROI.

Achevez.

LA REINE.

L'ennemi d'un monarque et d'un père,
Le chef des factieux, l'artisan de la guerre,
Banni du sol français, dégradé de son rang,
Est dépouillé des droits qu'il tient de votre sang,
Il ne peut désormais prétendre au diadème.
Et cet arrêt vengeur, provoqué par vous-même,
Le voici.

LE ROI.

Le voici ?

LA REINE.

Vous repentez-vous ?...

LE ROI.

Non,

Reine.

LA REINE.

Il n'y manque plus, sire, que votre nom.

LE ROI.

Je signerai sans doute.

LA REINE.

Eh bien, sans plus attendre...

LE ROI.

L'ingrat ! lui que j'aimais de l'amour le plus tendre !
Mais, dites-moi, sait-on ce qu'il est devenu ?

LA REINE.

Comment, sire...

LE ROI.

Son sort ne vous est pas connu ?
Que fait-il ? en quels lieux...

LA REINE.

Qui ? ce prince perfide ?

Eh ! qu'importent les lieux où sa fureur le guide !
Songez au châtimement prononcé contre lui.

LE ROI.

Écoutez-moi, c'est trop vous celer mon ennui.

LA REINE.

O ciel ! expliquez-vous ; ma tendresse empressée...

LE ROI.

Reine , un songe étonnant tourmente ma pensée.

LA REINE.

Un songe ?

LE ROI.

Il me semblait parcourir ce palais.

J'arrive en cette chambre... oui , je la reconnais...

C'était ici... j'avance !... ô rencontre imprévue !

Soudain Charles , mon fils , se présente à ma vue.

LA REINE.

Quoi ! votre fils ?

LE ROI.

Lui-même. Eh bien , le croiriez-vous ;

Je sentis près de lui s'éteindre mon courroux.

Il était à mes pieds qu'il baignait de ses larmes ;

Son aspect, ses discours avaient pour moi des charmes ;

Sans peine il triomphait de mes ressentimens ;

Je trouvais du plaisir à croire à ses sermens.

De mon amour pour lui je retrouvais la trace ,

Par degrés dans mon cœur il reprenait sa place ;

Enfin je le voyais fidèle , généreux :

Il était innocent , et moi j'étais heureux !

LA REINE.

Et c'est là le motif du trouble qui vous presse ?

Un vain songe !

LE ROI.

Madame , il me poursuit sans cesse.

LA REINE.

Laissons cette chimère. Un peuple au désespoir
Attend...

LE ROI.

Il était là ! je crois encor le voir !
Ses accens , ses regards me sont présens encore.

LA REINE.

Quoi ! la France aujourd'hui vainement vous implore !
Et lorsque ses tourmens par vous peuvent finir ,
Lorsqu'il faut assurer son bonheur à venir ,
Un songe vous captive ! Ah ! rentrez en vous-même ,
Sire , séchez les pleurs d'un peuple qui vous aime ;
Que lui seul désormais occupe votre esprit :
Prouvez-lui votre amour en signant cet écrit.

LE ROI.

Cet écrit?... quel est-il ?

LA REINE.

Signez , signez , vous dis-je.
Le peuple vous est cher , et son salut l'exige.

LE ROI.

Comment ?

LA REINE.

Oui , son bonheur ne dépend que de vous.
Cet acte va le rendre à des destins plus doux ;
Signez , accordez-lui le bienfait qu'il réclame.

LE ROI.

Mon peuple!... son bonheur?... oui, oui, donnez, ma-
 (*Il signe.*) [dame.

LA REINE, *prenant l'arrêt.*

C'en est fait ! je triomphe , et l'empire est à moi !

SCÈNE III.

LE ROI, LA REINE, HENRI.

LA REINE.

Venez, seigneur, venez, et rendez grace au roi.
 Sa confiance au trône après lui vous appelle :
 Il a signé l'arrêt qui condamne un rebelle.

HENRI.

Déjà!.. quelle imprudence !.. il peut ouvrir les yeux,
 Songez que le Dauphin est encore en ces lieux.

SCÈNE IV.

LE ROI, LA REINE, HENRI, LE DAUPHIN ,
 CLISSON, CRAON.

LE DAUPHIN.

Grand dieu ! qu'ai-je entendu ? mon père m'aban-
 LA REINE. donne !

O ciel !... sortez.

LE DAUPHIN.

Je dois...

LA REINE.

Sortez, je vous l'ordonne.

LE DAUPHIN.

Mon père !...

LE ROI.

Que dit-il ? attendez... cette voix...

LE DAUPHIN.

Souffrez...

LE ROI.

C'est lui ! c'est lui ! c'est mon fils que je vois !

LE DAUPHIN.

Ah ! sire !

LE ROI.

Quel soupçon vient agiter mon ame!...
Ce n'était point un songe... ici... tantôt... madame !

CRAON.

Modérez ces transports.

LA REINE.

O contrainte ! ô revers !

LE ROI.

Tremblez ! le voile tombe, et mes yeux sont ouverts !
Mon fils m'a réveillé sur le bord de l'abîme.
Ainsi que ma raison ma force se ranime !
Une clarté soudaine a frappé mon esprit ;
Je vois tout maintenant... rendez-moi cet écrit.

LA REINE.

Je n'y résiste pas, si votre ordre l'exige.
Permettez cependant...

LE ROI.

Rendez-le-moi, vous dis-je.

**Vous avez tout trahi , vos devoirs et ma foi.
Mais du moins , respectez , redoutez votre roi.
Je vis , je règne encore ; obéissez.**

(Il reprend la sentence.)

LE DAUPHIN.

**Mon père ,
N'irritez pas vos maux , calmez cette colère.**

LE ROI.

**Sais-tu ce qu'elle a fait ? ce que j'avais signé ?
Pour régner après moi , qui j'avais désigné ?
N'écoutant que l'orgueil , la haine , la vengeance ,
Cette femme aux Anglais allait livrer la France !**

CLISSON.

Que je crains ces fureurs !

LE DAUPHIN.

**Libre d'un tel souci ,
Modérez...**

LE ROI.

(à Henri.)

**Aux Anglais !... Que faites-vous ici ?
Des bords de la Tamise aux rives de la Seine
Que venez-vous chercher ? quel espoir vous amène ?
Vous êtes-vous flatté que , manquant à sa foi ,
Mon peuple accepterait un Anglais pour son roi ?
Du sort de mes sujets , vous , devenir l'arbitre !
Vous régner en ces lieux ! de quel droit ? à quel titre ?
Au sceptre de Clovis , dont vous êtes jaloux ,
Le dernier des Français a plus de droits que vous.**

HENRI.

Un tel emportement...

LE DAUPHIN, au Roi.

Craignez d'être victime...

LE ROI.

Le voilà des Valois l'héritier légitime !
 Le sang de Charles-Cinq, mon successeur, mon fils,
 Celui qui doit un jour délivrer son pays ?
 Une secrète voix m'en donne l'assurance,
 Tu règneras, mon fils, tu sauveras la France !
 Poursuis, poursuis le cours de tes nobles travaux ;
 Combats incessamment nos éternels rivaux ;
 Triomphe ! Devant Dieu nous avons trouvé grace.
 Il rend tout son amour à notre antique race ;
 Par toi de nos revers il veut venger l'affront,
 De son égide sainte il protège ton front ;
 Il saura sous tes pas aplanir les obstacles ;
 Et pour toi, s'il le faut, enfanter des miracles.

CLISSON.

Sire...

LE DAUPHIN.

Mon père...

LE ROI.

Et toi, complice des Anglais,
 Ote-toi de mes yeux, va, sors de ce palais,
 Fuis ; du séjour des rois je te défends l'entrée.
 Reine, épouse sans foi, mère dénaturée,
 Monstre que la Bavière a vomi sur nos bords,
 Tu ne connus jamais ni vertu ni remords ;
 Puisse ton châtiment venger un jour la France ;...
 Va-t'en... De son aspect ôtez-moi la souffrance...
 Éloignez-la... sa vue irrite mes transports...



Oui... c'en est trop... mon cœur brisé par tant d'ef-
A peine je respire... et je sens tout mon être... [forts..
Je succombe !...

LA REINE.

Craon, secourez votre maître.
Je marche sur vos pas.

(Craon sort avec le Roi qu'on emmène.)

LE DAUPHIN.

Ah ! de mes soins aussi...

LA REINE.

Demeure.

LE DAUPHIN.

Eh ! quoi...

LA REINE.

Soldats, qu'on les retienne ici.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

HENRI, LE DAUPHIN, CLISSON.

LE DAUPHIN.

Et je ne peux la suivre ! ô comble de misère !
Me ravir la douceur de secourir mon père !
Clisson !

CLISSON.

Cher prince !

LE DAUPHIN, à Henri.

Et vous, que j'ai cru généreux,
Vous prêtez votre appui contre un fils malheureux !
Ainsi de vos discours démentant la noblesse...

HENRI.

Non ; tout ce que je vois et m'indigne et me blesse.
 Non, Prince, je ne puis supporter tant d'horreurs !
 Dussé-je d'Isabelle essuyer les fureurs ,
 Je prétends chez le Roi vous conduire moi-même.

SCÈNE VI.

HENRI, LE DAUPHIN, CLISSON, CRAON.

LE DAUPHIN.

Craon ! mon père...

CRAON.

Il touche à son heure suprême.

LE DAUPHIN.

Ciel !

CRAON.

Les momens sont chers ; ah ! venez recueillir
 Et ses derniers adieux et son dernier soupir.

HENRI, au Dauphin.

Venez ! de mon appui recevez l'assurance.
 Venez.

SCÈNE VII.

HENRI, LE DAUPHIN, CLISSON, CRAON,
LA REINE.

LA REINE, remettant à Henri l'arrêt du Dauphin.

Charles n'est plus : vous êtes roi de France.

LE DAUPHIN.

Il n'est plus !

CLISSON.

O mon maître ! ô monarque chéri !

LA REINE.

Gardes , que dans ces murs on proclame Henri.

CLISSON , déposant son épée aux pieds du Dauphin.

Charles-Sept, ô mon roi , recevez mon hommage.

LA REINE.

Téméraire vieillard , sais-tu qu'un tel langage... ?

CLISSON.

C'est celui d'un guerrier , d'un citoyen français.
 Je suis à vos destins attaché pour jamais,
 Sire ; mais par les ans ma valeur est trompée.
 Au défaut de mon bras acceptez mon épée.
 Ce glaive , qu'en mourant du Guesclin m'a remis ,
 Porta toujours l'effroi dans les rangs ennemis.

LE DAUPHIN.

Mon père !...

CLISSON.

De vos pleurs je respecte la cause ;
 Mais songez aux devoirs que ce jour vous impose ,
 Sire. Vous êtes roi , surmontez vos douleurs :
 La France attend de vous la fin de ses malheurs.

LE DAUPHIN.

Clisson , il ne vit plus ! Sa mémoire chérie...

CLISSON.

Honorez sa mémoire en sauvant la patrie.
 Partons , sire , partons.

LA REINE.

Vos vœux sont superflus ;
Des remparts de Paris vous ne sortirez plus.

CLISSON.

O ciel !

LA REINE.

Je ne veux pas te craindre davantage ,
Traître ; et tu vas ici demeurer en otage.
Que dans la tour du Louvre on conduise leurs pas.

HENRI.

Non, Reine ; ma promesse...

LA REINE.

Obéissez, soldats.
De leur captivité je prends sur moi le blâme.

HENRI.

Arrêtez !... c'en est trop ! oubliez-vous, madame ,
Quand votre haine ici prétend dicter la loi ,
Qu'il n'est plus en ces lieux d'autre maître que moi ?

LA REINE.

Quoi donc ! vous me trompiez ? je suis votre victime ?
Fidèle envers lui seul...

HENRI.

Envers lui ? je l'estime.

LA REINE.

Ingrat !... ah ! vous pourriez encor vous repentir...

HENRI.

Vous avez ma parole, et vous pouvez partir,
Prince.

LE DAUPHIN.

Je reconnais et Lancastre et ma mère!

LA REINE.

O ciel!

LE DAUPHIN.

Puisse le temps désarmer sa colère!
J'accepte vos bienfaits, je m'éloigne, seigneur;
Mais nous nous reverrons dans les champs de l'hon-
CLISSON. [neur.

Venez, sire. Du trône allons ouvrir la route.
La gloire vous appelle.

LE DAUPHIN.

Oui, nous vaincrons sans doute.
Partons. J'ai pour garans de nos prochains succès,
Dieu, mon droit, cette épée, et l'amour des Français.

FIN.

I^{er}. RÉPERTOIRE DRAMATIQUE

DES

CHEFS-D'OEUVRE DE LA SCÈNE FRANÇAISE.

A dater du 1^{er} novembre 1826, il paraît régulièrement une pièce de théâtre par semaine, qui est délivrée franco à MM. les Souscripteurs de Bruxelles, au prix de 15 Cents.

MM. les Souscripteurs des autres villes du Royaume paieront chaque pièce 20 Cents, et la recevront également franc de port, soit par la poste ou par l'entremise de MM. les libraires correspondans.

NOMENCLATURE DES PIÈCES QUI ONT PARU JUSQU'AU 10
JUN 1827 :

NOVEMBRE : Le Mari à bonnes fortunes, comédie en 5 actes. — Valérie, comédie en 3 actes. — L'Argent, comédie en 5 actes. — L'École des Vieillards, comédie en 5 actes. — **DÉCEMBRE :** Sylla, tragédie en 5 actes. — La Dame blanche, opéra en 3 actes. — Marguerite d'Anjou, opéra en 3 actes. — L'Agiotage, comédie en 5 actes. — L'Héritière, vaudeville en 1 acte. — **JANVIER :** Pauline, comédie en 3 actes. — Marie, opéra en 3 actes. — Le Siège de Corinthe, grand opéra en 3 actes. — Le Roman, comédie en 5 actes. — Recette pour marier sa fille, vaudeville en

1 acte. — FÉVRIER : Le Jeune Mari, comédie en 3 actes. — Les Jésuites, comédie en 5 actes. — Le Tasse, drame en 5 actes. — Rosemonde, tragédie en 5 actes. — Pourceaugnac, opéra en 3 actes. — MARS : La dame du Lac, opéra en 3 actes. — Les Templiers, tragédie en 5 actes. — La Fille du Portier, drame en 3 actes. — Simple Histoire, vaudeville en 1 acte. — L'homme habile, comédie en 5 actes. — AVRIL : Louise, drame en 3 actes. — Le Voyage à Dieppe, comédie en 3 actes. — Louis XI à Péronne, comédie historique en 5 actes. — Fiorella, opéra en 3 actes. — Les Entrepreneurs, vaudeville en 1 acte. — MAI : Le Mariage Oriental, comédie en 2 actes et La Vieille, opéra en un acte, deux pièces et un volume. — Les Français en Espagne, Esquisse dramatique et historique fort plaisante. — Pierre de Portugal, tragédie en 5 actes. — Joconde, opéra en 3 actes. — La Jeunesse d'Henri V, comédie en 3 actes. — JUIN : Françoise de Rimini, tragédie en 5 actes. — L'Oncle Philibert, comédie en un acte. — Robin des Bois, opéra-féerie en 3 actes. — Le Menuisier de Livonie, comédie en 3 actes. — Paris et Londres, vaudeville en 4 tableaux. — JUILLET : Les Trois Quartiers, comédie en 3 actes. — Julien dans les Gaules, tragédie en 5 actes. — Luxe et Indigence, comédie en 5 actes. — Le Secret du ménage, comédie en trois actes. — Vatel, vaudeville en un acte. — AOUT. *Sous presse* : Les Marionettes, comédie en 5 actes. — L'Abbé de l'Épée, comédie en 5 actes. — Charles VI, tragédie en 5 actes. — L'Actrice, comédie en un acte, et le Marquis de Pomenars, comédie en un acte. — Trente ans, ou la vie d'un joueur, mélodrame en trois journées, etc.

